



Dossier

Quand les jeux vidéo se font une place sur les bancs d'école

INTERVIEW | VALENTINE DEHEM

Le conflit de loyauté ou la rencontre de règles différentes



Dossier : la formation jeux vidéo



Les violences durant la grossesse



Concours : Les aventures de Milo

ÉDITO**3**

Vu de Flandre

AU SEGEC**4**

Mémorandum du SeGEC : un fil conducteur pour 2024-2029

LACTU**5**

La Flandre veut « des enseignants compétents, des écoles fortes, une qualité d'enseignement améliorée »

DOSSIER**6**

Quand les jeux vidéo se font une place sur les bancs d'école

INTERVIEW**12**

Le conflit de loyauté : quand les règles scolaires et familiales s'entrechoquent

AU SEGEC**14**

Le collectif interrogé au moyen d'une question symbolique : « mais qui fait la vaisselle en Centre PMS ? »

CAS D'ÉCOLE**15**

Une tasse de café pour rapprocher école et parents

MÉMOIRE D'ÉCOLE**16**

Collège d'Alzon à Bure : un bijou dans un écrin de verdure

PROF 2.0**18**

Un escape game pour briser le silence qui entoure les violences durant la grossesse

AU SEGEC**19**

Pastorale scolaire : une feuille de route pour répondre aux réalités actuelles

CONFIDENCES**20**

Anaïs Gosset : « Une structure qui ferait le lien entre l'école et la maison, pour (re) donner le goût de l'école à certains jeunes »

LIVRES**22**

Les aventures de Milo : un recueil de comptines interprétées en langue des signes pour sourds ET entendants

- Tous Français d'ailleurs
- RAP&MATHiques
- Vingt décembre, Chroniques de l'abolition

BONS PLANS**24****LACTU****26**

Le sport, ça conserve ! La FRSEL fête ses 75 ans

À L'ÉTUDE**27**

De la méritocratie à l'héritocratie ?

HUMOUR**28**

Intercours, la BD de Jacques Louis

entrées libres

Mars 2024 / N°187 / 18^e année
Périodique mensuel (sauf juillet et août)
ISSN 1782-4346

entrées libres est la revue de l'Enseignement catholique en Communautés francophone et germanophone de Belgique.
www.entrees-libres.be

redaction@entrees-libres.be

Rédacteur en chef et éditeur responsable

Arnaud Michel (02 256 70 30)
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

Rédaction

Déborah Buekenhoudt Arnaud Michel
Gabriela Dans Gérald Vanbellinghen

Secrétariat et abonnements

Déborah Buekenhoudt : 02 256 70 55

Création graphique

PAFI

Mise en page et illustrations

Catherine Joutet

Membres du comité de rédaction

Déborah Buekenhoudt	Pierre Henry
Frédéric Coché	Catherine Joutet
Gabriela Dans	Oleg Lebedev
Luc De Wael	Marie-Noëlle Lovenfosse
Étienne Descamps	Arnaud Michel
Alain Desmons	François Tollet
Edith Devel	Marie Trogu
Hélène Genevois	Gérald Vanbellinghen
Fabrice Glogowski	Stéphane Vanoirbeck

Publicité

02 256 70 55

Impression

Imprimerie SNEL

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, intertitres et chapeaux sont de la rédaction.

Retrouvez les nouvelles versions du projet éducatif de nos écoles, Mission de l'école chrétienne, pour l'enseignement obligatoire et non-obligatoire via <https://bit.ly/3Qgsnas>





Étienne MICHEL
Secrétaire général du SeGEC
 Le 21 février 2024

Vu de Flandre

En décembre 2022, sur recommandation du ministre de l'Éducation, Ben Weyts, une « *Commission des Sages* » été mise en place par le gouvernement flamand afin d'étudier des solutions à apporter face à la pénurie d'enseignants, à un certain manque d'attractivité de la profession et à une baisse de la qualité de l'enseignement perceptible notamment dans les dernières enquêtes PISA. Cette commission a été chargée d'analyser les questions posées et de rédiger un plan d'action.

Parmi les 74 recommandations figurant dans le rapport, nombreuses sont celles qui visent à promouvoir une politique de gestion du personnel plus contemporaine. Sans entrer dans les détails, l'idée de base est de permettre une entrée dans la carrière enseignante avec des contrats de minimum un an et, à partir de la troisième année, de pouvoir assurer aux jeunes enseignants l'accès à un contrat à durée indéterminée. En contrepartie, le concept de nomination définitive serait réévalué, tout comme le système des réaffectations ainsi que les multiples congés qui donnent des garanties aux enseignants nommés (les « *insider* ») tout en générant de la précarité pour ceux qui entrent dans le système (les « *outsider* »).

Mais où en est-on sur ces questions du côté francophone ? Le récent mémorandum du SeGEC ouvre prudemment quelques portes : assouplir les conditions de recrutement et de remplacement des nouveaux enseignants, accorder une priorité aux enseignants débutants, développer un statut d'expert et attirer des enseignants issus d'autres secteurs professionnels.

On retiendra de tout ceci qu'émerge progressivement la conscience de la nécessité d'une gestion du personnel plus moderne, tenant compte des évolutions générales du marché du travail ainsi que du contexte de pénurie d'enseignants de plus en plus marqué. Il s'agirait aussi de prendre en compte une évolution perceptible des attentes et des mentalités des nouvelles générations. Celles-ci tendent en effet à construire leur carrière par une succession d'expériences professionnelles d'une moyenne d'environ 6 années, avec une mobilité entre types et secteurs d'activité. La carrière linéaire, avec une nomination à vie et un régime de fin de carrière considéré comme l'aboutissement d'un engagement de longue durée, répond-elle encore aux attentes des générations montantes et aux nécessités de notre époque ? Rien n'est simple toutefois dans ce questionnement et il conviendra aussi de tenir compte des questions très concrètes qui se posent comme la nécessité de permettre la reconversion ou la réorientation de certains enseignants du qualifiant au moment où se précise progressivement la mise en œuvre du tronc commun. Comment, finalement, mieux répondre aux besoins du système scolaire tout en ouvrant des perspectives pour les membres du personnel ? ■

Mémorandum du SeGEC :

un fil conducteur pour 2024-2029

EDITH DEVEL

Alors qu'un vent de campagne électorale souffle dans les médias, l'enseignement catholique a également défini ses grandes priorités pour la prochaine législature. Le mémorandum du SeGEC contient plus de 70 propositions structurées en différents axes que nous vous présentons de manière synthétique :

Des réformes soutenables

Dans l'enseignement obligatoire, la poursuite des objectifs du Pacte s'est traduite par de nombreuses réformes, en particulier au fondamental. Mais l'informatisation croissante des procédures administratives est passée à côté de la simplification attendue par les établissements. Alors que le secondaire voit arriver les nombreuses réformes liées au Pacte, les CPMS, eux, sont toujours en attente de la réforme majeure promise par le Pacte. Dans le non-obligatoire, les réformes gagneraient à s'inscrire dans une politique plus globale et cohérente. Les établissements sont en attente de plus d'autonomie et de responsabilisation. Le SeGEC demande une attention à la soutenabilité des réformes afin d'impulser un rythme et une logique respectueux des acteurs.

Valoriser la fonction de direction

Le métier de direction a considérablement évolué ces dernières années. Les difficultés liées à l'exercice de la fonction ont continué à croître. Aussi, le SeGEC demande l'augmentation de l'aide aux directions, un écart salarial suffisant ou encore une valorisation de l'expérience antérieure.



Tronc commun et au-delà : quelles perspectives ?

Si l'autorité publique confirme l'orientation du Pacte concernant les écoles dites « du tronc commun », de nombreuses questions devront trouver réponses. Le SeGEC y sera attentif. Par ailleurs, les jeunes qui commenceront leur première secondaire en 2026 devront être bien informés des possibilités qui s'offriront à eux à l'issue du tronc commun. L'offre des établissements devra donc avoir été redéfinie et la requalification des membres du personnel qui en découle aura dû être anticipée à travers, entre autres, la mise en place d'une cellule de reconversion.

Perspectives pour l'enseignement non-obligatoire

Le mémorandum détaille diverses revendications (révision du décret « habilitation », conditions de mises en œuvre de l'évaluation de la qualité, valorisation de l'expérience utile hors enseignement, aide à la mise en œuvre d'e-paysage, accès à des équipements de points, ...) essentielles pour répondre aux besoins des Hautes écoles, Écoles supérieures des arts et établissements d'enseignement pour adultes. L'action gouvernementale devra être attentive à clarifier les périmètres d'action de chaque opérateur, tout en soutenant la plus-value croissante d'un enseignement professionnalisant dans une société en constante évolution.

Donner une impulsion au numérique éducatif

La crise sanitaire a accéléré le déploiement numérique au sein des établissements. Le matériel, sa maintenance et sa (cyber)sécurisation représentent un coût conséquent. Les CPMS n'ont par ailleurs bénéficié d'aucun plan d'équipement. Des moyens devront notamment être dégagés pour permettre l'engagement de référents numériques et de gestionnaires de parc informatique.

Optimiser le financement des établissements

De réels progrès ont été engrangés ces dernières années sur le chemin de l'égalité de traitement des élèves et étudiants. La réforme des fonds de financement des bâtiments scolaires semble d'ailleurs s'orienter dans le même sens. Conscient du contexte difficile dans lequel se trouvent les finances publiques, le SeGEC n'en sera pas moins attentif à réclamer des moyens suffisants pour permettre aux établissements scolaires de remplir leurs missions ainsi qu'à poursuivre les efforts déployés pour une application pleine et entière du principe d'égalité de traitement.

Vers une évolution du contrat social dans l'enseignement ?

Face à l'ampleur du phénomène de pénurie, le temps est sans doute venu d'évaluer l'incidence de certaines dispositions du statut dans le cadre d'un contrat social renouvelé, conjuguant une réévaluation des dispositions de fin de carrière avec une amélioration quantitative et qualitative des conditions d'exercice de la profession. C'est ainsi que le SeGEC plaide notamment pour un assouplissement des conditions de recrutement et de remplacement, ainsi que pour une stabilisation plus rapide des enseignants débutants. ■

La Flandre veut « des enseignants compétents, des écoles fortes, une qualité d'enseignement améliorée »

MARIE-EVE CARTON-DELCOURT

Sur recommandation du ministre de l'Éducation, Ben Weyts, une « *commission des Sages* » (« *commissie van Wijzen* ») a été mise en place en décembre 2022 par le gouvernement flamand afin de plancher sur les solutions à apporter à la pénurie d'enseignants, au manque d'attractivité de la profession et à la baisse de la qualité de l'enseignement qui pénalisent l'enseignement néerlandophone.

Cette commission a été chargée d'analyser le paysage éducatif flamand et de rédiger un plan d'actions visant à instaurer une politique moderne de gestion du personnel, une plus grande professionnalisation des équipes éducatives ainsi qu'une organisation renouvelée de l'enseignement. Dirk Van Damme, expert en éducation, a été nommé président de la commission par le gouvernement flamand tandis que Paul Yperman, président du bureau central des collèges jésuites, a été désigné vice-président. La commission compte une vingtaine de membres, parmi lesquels des chefs d'établissement, des enseignants en activité ainsi que des experts académiques dans le domaine de l'enseignement et dans celui du dialogue social.

La commission avait pour ambition de définir une vision à long terme de la profession enseignante. L'accent était porté sur l'amélioration de la qualité de l'enseignement, la responsabilisation et la professionnalisation des acteurs, le leadership et l'autonomie des écoles.



De ces principes généraux, sept lignes directrices ont émergé :

- promouvoir une politique contemporaine de gestion du personnel ;
- renforcer l'autonomie, le leadership et la gestion administrative des écoles ;
- valoriser l'ensemble des tâches de l'enseignant ;
- considérer la carrière comme un continuum d'acquisition de nouvelles compétences ;
- considérer le développement professionnel comme une responsabilité partagée ;
- une formation en cours de carrière axée sur le développement des compétences ;
- des politiques gouvernementales centrées sur le soutien aux équipes éducatives.

Un peu plus de 70 recommandations ont été formulées suite aux travaux de la commission des Sages. Pour Dirk Van Damme, ces recommandations devraient pouvoir être mises en œuvre simultanément, puisqu'elles sont étroitement liées entre elles. Appliquées de manière isolées, ces mesures n'auraient en effet que peu, voire quasiment pas, d'impact positif.

Ce rapport, présenté le 18 décembre 2023, a déjà été abondamment commenté dans la presse. On y retrouve des propositions innovantes telles que la redéfinition de la charge enseignante, la suppression du dispositif actuel de nomination remplacé par l'octroi d'un contrat de travail à durée indéterminée à partir de la troisième année d'activité, le recrutement d'un nouvel enseignant pour une année scolaire complète au minimum, un recentrage des diverses formules de congés autorisés, la mise en place d'un dispositif de mandat renouvelable pour l'exercice de la fonction de direction, l'octroi d'une rémunération par fonction et non plus par diplôme, et bien d'autres propositions encore.

Ce rapport a le grand mérite d'ouvrir un débat social et politique sur la modernisation de l'enseignement flamand. Il orientera à coup sûr les choix de politique éducative qui seront arrêtés par la prochaine équipe gouvernementale qui verra le jour au nord du pays à l'issue des élections du 9 juin prochain. ■





©DR

Quand les jeux vidéo se font une place sur les bancs d'école

GÉRALD VANBELLINGEN

L'industrie du jeu vidéo est devenue la première industrie culturelle mondiale. Une industrie du divertissement derrière laquelle se cachent des compétences de pointe et pour lesquelles la Belgique est reconnue pour son savoir-faire en matière de formation.

En ce mois de mars, *Entrées libres* vous emmène à la découverte des structures éducatives qui forment nos jeunes au développement des jeux vidéo, tant en termes de programmation que de créations de contenus visuels numériques.



Un chiffre d'affaires mondial de près de 160 milliards d'euros en 2021, un autre de 175 milliards en 2022 alors que le secteur faisait face – comme presque tous les autres – aux crises économiques mondiales successives. Et un dernier de 188 milliards d'euros en 2023. Ces chiffres issus des rapports de Newzoo (spécialisé dans les données liées aux jeux vidéo et aux gamers dans le monde) parlent d'eux-mêmes : l'industrie du jeu vidéo ou gaming est l'une des plus lucratives du monde.

Pour prendre un point de comparaison, on estime même qu'elle pèse plus lourd que les marchés de la musique et du cinéma mis ensemble ! Une ascension qui n'est pas près de s'arrêter au vu des évolutions technologiques de plus en plus rapides mais aussi de l'essor phénoménal de l'e-sport. Pour les non-avertis, l'e-sport, ce sont des compétitions de jeux vidéo qui voient de plus en plus joueurs s'affronter seul ou en équipe sur leurs jeux préférés. Avec parfois des millions d'euros à la clef des nombreuses compétitions. Un écosystème à part entière qui a créé au fil des années un véritable monde de l'e-sport. Avec ses équipes et joueurs pros, ses médias spécialisés, ses retransmissions TV ou sur les différents réseaux numériques, etc.

Mais revenons au développement des jeux vidéo en tant que tels. Si les chiffres mondiaux donnent le tournis, en Belgique, la donne est quand même bien différente. Chez nous, ce marché pèse quelques centaines de... millions d'euros. Avec pour tirer les chiffres vers le haut, principalement trois gros studios : Fishing Cactus à

Un master en informatique musicale à l'IMEP

S'il suffit parfois d'un excellent visuel ou d'une excellente programmation pour qu'un jeu vidéo fonctionne, les meilleurs jeux combinent ces deux dimensions. Mais que serait un bon jeu sans une atmosphère musicale digne de ce nom ? Comme un film sans bonne bande originale, il n'aurait pas le même impact. C'est dans ce cadre que l'IMEP, l'Institut Royal Supérieur de Musique et de Pédagogie a développé un master en informatique musicale. Où ses étudiants seront amenés à créer des musiques pour des films, jeux vidéo, spectacles multimédias et autres réalisations 3D. ■ G.V.

Mons, Appeal Studios à Charleroi et Larian Studios basé à Gand. Des studios de développement au savoir-faire reconnu – le Larian studio a remporté ni plus ni moins que 6 prix aux Games Awards 2023 dont celui du jeu de l'année pour Baldur's Gate 3 – mais qui constituent encore l'exception.

Le véritable potentiel belge : la qualité de la formation en développement de jeux vidéo

« Le marché belge est très restreint. Il est composé d'une multitude de petits studios. On parle de structures qui emploient 1-2 voire 4-5 personnes au maximum », explique Guillaume Bouckaert, prof à l'École supérieure des arts Saint-Luc à Bruxelles, game designer à Fishing Cactus et membre de Games.Brussels. « Des petits studios qui misent donc sur des jeux indépendants ou "Indie Games" avec des concepts plus artistiques et originaux. Car un jeu vidéo, c'est un média tellement difficile à produire. Il faut d'abord maîtriser les outils de développement, mais aussi développer le côté narratif, visuel, l'identité graphique, l'interactivité, le fun aussi. C'est véritablement pluridisciplinaire. »

Mais si les débouchés professionnels de l'industrie du jeu vidéo en Belgique restent pour le moment limités, nos atouts en la matière sont pourtant nombreux. Tant dans la capitale où Games.Brussels, qui représente le secteur du jeu vidéo, tend à se professionnaliser de plus en plus. Ou encore en Wallonie où Walga, l'association wallonne des studios de développement de jeux vidéo a mis en place une stratégie pour développer l'écosystème gaming wallon (avec le soutien de la stratégie numérique Digital Wallonia). Avec au centre de cette stratégie notamment, la qualité de la formation dispensée dans les écoles et centres de formation spécialisés.

Entrées libres vous emmène à la rencontre de quelques-unes de ces formations dispensées chez nous. Tant dans l'enseignement supérieur que dans le secondaire où des écoles commencent à intégrer les jeux vidéo comme finalité au sein d'une option informatique. ■ **G.V.**



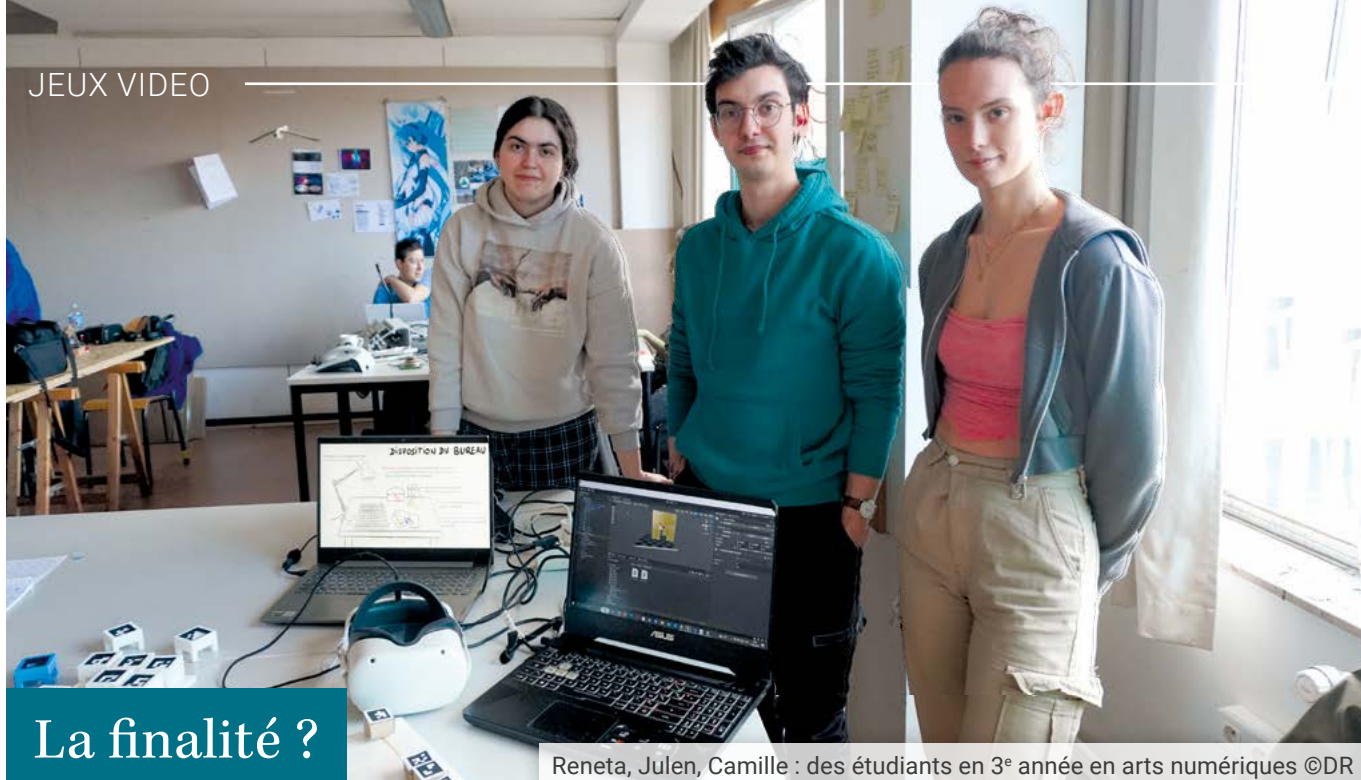
La HELHa (Haute École Louvain en Hainaut) fait partie de ces Hautes écoles qui offrent une formation aux jeux vidéo. Orienté gaming, ce bachelier en « 3D temps réel » ne se limite pas qu'à ça, au contraire. Les débouchés professionnels sont nombreux pour les étudiants amenés à maîtriser la réalité virtuelle (ou VR), la réalité augmentée (AR) ou encore la motion/facial capture. Des technologies qui ont le vent en poupe dans de très nombreux secteurs.

“ Joue le jeu (vidéo) ou plutôt crée-le ! ». C'est avec ce petit slogan que la HELHa entend convaincre les étudiants intéressés par le monde du gaming à franchir les portes de leur Haute école. Depuis septembre 2022, un bachelier « 3D temps réel » est en effet organisé sur le site montois de la HELHa - en partenariat avec la Haute école en Hainaut (HEH) et Condorcet (la Haute école Provinciale de Hainaut).

Un bachelier orienté gaming et décliné en deux spécialisations. On retrouve d'un côté la spécialisation Game ART, « où en résumé, on forme les étudiants à créer des contenus visuels comme l'univers, les décors, les interfaces et les personnages qui serviront notamment aux jeux vidéo » et de l'autre la spécialisation Game Programming, « où les étudiants travaillent le code, pour implémenter le jeu au niveau de la programmation. Et ce avec Unreal Engine d'EPIC Games ou Houdini, développé par Sidfx. »

« Toutefois, on va s'orienter de plus en plus vers le Game Art », poursuit Michel Petteau, directeur du domaine des arts appliqués à la HELHa. « Car, en termes de programmation pure, il y a d'autres structures spécialisées en codage qui font ça mieux que nous. On préfère donc se différencier avec ce que l'on fait de mieux. Surtout qu'en termes de contenus visuels, la "3D temps réel" a de multiples débouchés professionnels : les jeux vidéo, mais aussi la réalité virtuelle ou augmentée et la motion/facial capture. Des technologies qu'on retrouve dans énormément de secteurs de la société : le cinéma, le divertissement, l'éducation, l'histoire, la publicité, la télévision, le web, la médecine, etc. Alors que les étudiants en Game Programming qui veulent véritablement coder un jeu seront souvent obligés d'aller en France ou à Montréal – la Mecque du jeu vidéo – pour en vivre. »

Dans la pratique, on parle, par exemple, de la création d'univers visuels des logiciels et simulateurs qui serviront de supports à la formation des pilotes automobiles ou de l'aérospatiale. Il en va de même pour des logiciels de modélisation en architecture ou encore en médecine. « On pense par exemple à des logiciels et interfaces graphiques qui vont créer un environnement virtuel dans lequel un patient ferait des exercices de rééducation après une opération au bras, à un muscle », conclut Michel Petteau. « Pour les enfants, on peut aussi penser cette technologie pour dédramatiser un vaccin. Où le jeune patient mettrait un casque VR qui simulerait le vol d'une abeille par exemple. Et quand cette dernière butinerait la fleur, le médecin ferait sa piqûre. Les débouchés sont réellement très nombreux, d'autant que la technologie évolue constamment. » ■ **G.V.**

Reneta, Julien, Camille : des étudiants en 3^e année en arts numériques ©DR

La finalité ?

Créer des expériences visuelles narratives mêlant programmation et travail d'images numériques

GÉRALD VANBELLINGEN

L'École supérieure des arts (ESA) Saint-Luc de Bruxelles propose aux étudiants un bachelier en arts numériques. Un bachelier qui fêtera ses 30 ans l'année prochaine et qui n'a cessé d'évoluer depuis. Sa finalité : former à la programmation et notamment aux jeux vidéo mais dans un cadre bien plus large. Celui de créer des expériences visuelles interactives qui mêlent programmation et travail de l'image numérique.

« Notre projet de fin de bachelier consiste à mêler l'univers des jeux vidéo avec celui des jeux de société », expliquent d'entrée Camille, Reneta et Julien, étudiants en 3^e année en arts numériques. « L'histoire de ce projet, c'est celui d'un scientifique qui est paniqué par tout ce qu'il se passe dans le monde au niveau environnemental. Il fait alors le rêve de créer un monde où tout est apaisé. Et un beau jour, il parvient à ses fins en créant un monde virtuel. Un de ses amis va alors s'y rendre et constater que c'est un monde merveilleux. Mais, car il y a toujours un « mais », tout va de travers. Et la lumière de ce monde parfait s'éteint, piégeant au passage l'homme dans ce monde virtuel. »

Un escape game qui rappelle un peu le concept de « Jumanji » mais avec l'idée de réfléchir à la thématique environnementale par la même occasion. Et le tout immergé dans un casque VR. Un concept qui s'annonce prometteur mais qui s'enrichit encore via la présence d'un plateau de jeu de société pour donner au projet un côté coopératif et bi-dimensionnel. « L'autre idée de ce jeu, c'est que le scientifique va aider son ami à s'en sortir depuis son bureau », poursuit Camille. « Et pour y arriver, il va manipuler un plateau de jeu de société de type labyrinthe qui va permettre à son ami d'avancer dans le monde virtuel. »

Un projet total à développer sur dix mois en 3^e année

Un autre élément qui rappelle ici un peu le concept du film « Cube » ou du plus récent « Le labyrinthe ». « Car les blocs du plateau de jeu vont bouger ; ce qui va reconfigurer constamment le monde virtuel », ajoutent Julien et Reneta. « Le but du jeu ce sera donc d'explorer le plateau et le monde en VR afin de récupérer au fur et à mesure des objets qui vont permettre de rallumer la lumière de ce monde

virtuel. Et permettre enfin à son ami de s'extirper d'un univers pas si merveilleux que ça. »

Ce projet de fin de bachelier, les trois étudiants en 3^e année d'arts numériques à l'ESA Saint-Luc ont, en tout, 10 mois pour le mener à bien. Un projet au sujet totalement libre dans lequel ils combinent finalement toutes les techniques apprises au cours de leur cursus. Ce qui résume assez bien l'esprit de ce bachelier en arts numériques. « Définir les arts numériques ? En voilà une question complexe. Et honnêtement, est-ce qu'on le sait nous-mêmes ? », s'interroge en rigolant Thierry Cuvelier, le coordinateur du bachelier. « Car ce cursus mène finalement les étudiants dans un peu toutes les directions offertes par le développement des outils numériques. Et comme ils évoluent constamment, je dirais que l'idée chez nous c'est de former à la pluridisciplinarité des outils numériques et aux moyens d'expression qu'ils représentent. Avec cette recherche perpétuelle d'interactivité mais aussi de narration, car il faut que ça raconte véritablement quelque chose. »

Développé sur trois années, ce bachelier se caractérise par une recherche perpétuelle en première. « On leur demande de s'intéresser à tout ce qui concerne les arts numériques, d'être curieux, de prendre des risques, quitte à se casser la figure », ajoute Thierry Cuvelier. « La deuxième année marque la poursuite de cette recherche mais avec un côté pratique. Ils doivent, par exemple, apprendre à créer différents types de jeux sur des plateformes comme Arduino ou Raspberry. Pour finalement apprendre à sortir de l'écran. C'est-à-dire qu'en 3^e, on leur demande de mener à bien un projet pendant 10 mois. Ils doivent en développer la technique, mais aussi l'idée et la narration. Bref, apprendre à raconter une histoire à travers des vecteurs numériques variés : les jeux vidéo, le net art, la réalité augmentée, la réalité virtuelle ou les installations interactives. »

Pluridisciplinarité, narration et interactivité

Ce qui crée, en fin de parcours, des expériences visuelles narratives qui mêlent programmation et travail d'images numériques. « Ça peut partir dans tous les sens. L'année passée, on a par exemple eu droit à un projet intitulé : 'La Mécanique des Émotions'. Une installation qui prend la forme d'un meuble ancien, muni de capteurs sensibles à l'intérieur », ajoute le coordinateur. « L'utilisateur va alors répondre à des questions au moyen de fioles qui représentent des émotions. Il les pose alors sur ces capteurs qui vont reconnaître les émotions choisies. Et petit à petit, une encre de couleur ainsi qu'un motif vont se créer, sur base des combinaisons d'émotions. Les étudiants – Fleur Gauquien, Léa Jaumain, Julie Hamadet et Adrien Saussier (pour la musique) – avaient même prévu un dermographe pour symboliquement tatouer le motif obtenu à la fin de l'expérience. »

« Notre optique c'est avant tout de rendre les étudiants les plus polyvalents possibles », ajoute Guillaume Bouckaert, le professeur en charge des arts numériques à l'ESA Saint-Luc. « On ne forme pas spécifiquement à la programmation de jeux vidéo, mais on les considère comme un moyen d'expression comme un autre. Et du coup, les créations possibles sont très larges, cela peut aller des idées les plus simples axées gameplay comme avec « VVVVVV » ou alors cela mène à des créations beaucoup plus complexes et narratives. On est véritablement situés au premier maillon d'une grande chaîne. Car la majorité de nos étudiants se lance dans un master par après. Et parmi ceux qui font le

choix de faire du jeu vidéo, on estime à environ un tiers les étudiants qui y arrivent et intègrent un studio de développement, un tiers qui travaille dans le monde de la 3D et enfin, à un tiers ceux qui se lancent comme indépendants. »

« Ce qui nous rassure et doit rassurer les étudiants, c'est que du boulot, il y en a », conclut Thierry Cuvelier. « Le retour qu'on a des employeurs sont généralement bons. Car nos étudiants savent s'adapter à différents environnements, disciplines, etc. Et je pense, sans nous lancer des fleurs pour autant, que c'est l'une des qualités de notre formation. Les jeunes qui passent par chez nous travaillent par exemple à la RTBF, RTL, Wallimages mais on en retrouve aussi chez Ubisoft comme Hugo Puzzuoli qui a travaillé sur « Assassin's Creed », un autre ancien qui a bossé sur le jeu « Child of Light », un autre encore chez Benuts, un studio belge qui a, entre autres, signé les effets visuels du clip 'Quand C'est' de Stromae et pas mal d'autres encore. » ■ G.V.



Basile et Romain, deux autres étudiants de 3^e année ©DR



Un bachelier qui fêtera ses 30 ans en 2025

Ce bachelier en arts numériques fêtera ses 30 ans d'existence en 2025. Bref retour, sur une formation qui n'a cessé d'évoluer au fur et à mesure des années. « Au départ, en 1995, la formation a été créée à la suite d'une demande indirecte de la RTBF. Ils avaient besoin d'employés capables de gérer la 3D dans des images en mouvement, dans des montages vidéo, pour l'environnement météo, les génériques, etc. », explique Thierry Cuvelier, son coordinateur. « On travaillait alors sur Amiga, ATARI, etc. Et du coup, ça a amené pas mal de nos anciens à intégrer la RTBF, RTL ou encore Wallimage – le fond économique wallon qui vise le développement du gaming et de l'audiovisuel. »

Puis, internet est arrivé, avec les énormes bouleversements que cela a engendrés. « À l'époque, je suis un peu devenu responsable de la formation par hasard. On m'a demandé de créer un cours de webdesign uniquement parce que j'avais investi dans un routeur. Et c'est comme ça que l'interactivité a été intégrée à la formation. Ensuite, on a vécu un peu à des up and down avant que la formation ne se renouvelle vraiment depuis 4 ou 5 ans », conclut Thierry Cuvelier. ■ G.V.

Des jeux vidéo intégrés au programme de l'option informatique de l'Institut Sainte-Anne de Gosselies

Mêler jeux vidéo et programme scolaire, beaucoup d'élèves l'ont probablement rêvé, l'Institut Sainte-Anne (ISA) de Gosselies l'a fait. La programmation de jeux vidéo a en effet été intégrée aux contenus des cours de l'option informatique. Un parcours pédagogique gaming, comme l'école le nomme, qui côtoie le parcours pédagogique dit "classique" d'informatique de gestion. Deux choix possibles au sein d'une même option qui travaillent les mêmes compétences mais avec des "outils" différents.

Quelques manettes Xbox sur un bureau, des ordinateurs devant chaque élève, un serveur au mur, des inscriptions du type "gamer zone" ou encore une borne d'arcade en cours de réalisation. Bienvenue dans l'environnement de travail des élèves de l'option informatique de l'Institut Sainte-Anne de Gosselies. Une école qui a fait le pari plutôt original d'intégrer les jeux vidéo au sein du monde scolaire. « On insiste bien là-dessus. Il s'agit d'un parcours gaming proposé au sein de l'option informatique de technique de transition et pas d'une option gaming à part entière », précisent Claudine Masson, la directrice de l'Institut Sainte-Anne et Antimo Neri, le directeur-adjoint. « Nos élèves doivent donc développer les mêmes compétences informatiques qu'auparavant mais ils ont désormais le choix entre un parcours pédagogique plus classique d'informatique de gestion et ce nouveau parcours gaming. C'est donc essentiellement dans la manière de travailler les compétences à acquérir qu'il y a une différence. »

Un projet pédagogique que l'école a développé en collaboration avec la HELHa (Haute École Louvain en Hainaut). « La réflexion a été double », se souvient Claudine Masson. « Tout d'abord, on a réfléchi aux options qu'on proposait à l'école en se disant qu'elles devaient répondre aux besoins de la société mais aussi correspondre aux formations que le supérieur proposait. Et comme on sait que le gaming intéresse beaucoup les jeunes, que c'est une véritable industrie en plein développement et que la HELHa proposait en outre un bachelier en gaming (nommé bachelier en "3D temps réel", voir page 7), on s'est demandé ce qu'on pouvait mettre en place pour lier le tout. »

Faciliter la transition vers le supérieur

Un partenariat avec la HELHa qui ne s'est pas limité à la réflexion initiale. Car le projet est bien plus global et vise même à faciliter l'accès et la transition vers les études supérieures. « Grâce aux échanges avec la HELHa, on sait sur quelles compétences on doit mettre l'accent pour faciliter cette transition vers le supérieur. Comme l'apprentissage de l'anglais par exemple car il revêt une importance capitale dans le domaine », ajoute Antimo Neri. « Ensuite, nos élèves ont de réels échanges avec les étudiants de la Haute école où ils se rendent au minimum trois fois sur l'année. Ce qui leur permet de véritablement se rendre compte des exigences requises pour les études supérieures en gaming. Sans oublier que, et on est conscients que c'est un gros avantage, l'un de nos profs enseigne également à la HELHa. »

Lancé en début d'année scolaire, ce nouveau parcours pédagogique gaming séduit les élèves, ce qui s'est déjà traduit au niveau des inscriptions.



L'un des projets : recréer une borne d'arcade de A à Z ©DR

« Aujourd'hui, on compte 11 élèves inscrits en 5^e (dont trois filles) et 15 élèves en 6^e. Avec une répartition équitable entre les deux parcours pédagogiques proposés. En comparaison, on en dénombre 17 pour les 3^e et 4^e secondaires. On a donc dû dédoubler le local et investir dans un peu de matériel. »

« C'est vraiment du win-win », concluent Claudine Masson et Antimo Neri. « On le sent, nos élèves sont plus motivés, c'est plus ludique, ce qui a permis d'instaurer une vraie dynamique. Et naturellement, ça va leur permettre de mieux se former. Car tous comprennent que le gaming chez nous ou dans les études supérieures, ça ne signifie évidemment pas jouer non-stop. Au contraire, cela demande d'acquérir beaucoup de compétences et ce parcours pédagogique gaming devrait leur permettre d'y arriver. Pour qu'au final, le supérieur accueille des élèves mieux préparés encore. »

À noter que ce premier partenariat entre la HELHa et l'Institut Sainte-Anne de Gosselies se passe tellement bien qu'il va probablement s'étendre. Mais il n'est plus question de jeux vidéo ou d'informatique mais de services aux personnes cette fois-ci. ■ G.V.

En classe, l'accent est mis sur le concret :

des jeux vidéo mais aussi des projets qui seront utiles à l'école

Pour la direction de l'ISA de Gosselies, c'est très clair, s'ils ont pu mettre en place ce projet, ils le doivent aussi et surtout au trio d'enseignants à la tête de l'option informatique. « *Ce succès, c'est leur succès* ». Un trio composé de Philomène Tchana, Serge Février et Guy Moins. Nous avons pu rencontrer ce dernier, qui est principalement en charge du parcours gaming et professeur à la HELHa en même temps. Il nous décrit plus en détail son fonctionnement en classe, où l'objectif consiste à travailler de manière concrète et utile.

Des élèves en train de discuter entre eux autour d'un ordi, d'autres qui sont assis sur des poufs, un autre encore qui est parti se servir un café, etc. Si l'un des objectifs de ce parcours pédagogique gaming consiste à assurer une meilleure transition vers le supérieur, en classe il règne déjà comme une atmosphère de labo ou d'atelier comme on peut en retrouver plus généralement en Haute école ou à l'université. Guy Moins, l'enseignant en charge du parcours gaming, n'y est certainement pas pour rien, car il est également enseignant à la HELHa.

« *Je me vois plus comme un coach en réalité. La volonté, c'est que les élèves se sentent bien en classe pour les amener à se dépasser un maximum* », explique Guy Moins. « *Pour arriver à les motiver, ma méthode consiste à mettre l'accent sur le concret, sur des réalisations qui vont leur servir et/ou être utiles à l'école, sur le travail de groupe et la gestion de projets également. Finalement, l'idée, c'est d'essayer de mettre les élèves dans des conditions qu'ils retrouveront plus tard, que ce soit au cours d'études supérieures – où l'on sait que la gestion de projets a tendance à poser problème – ou dans un cadre plus professionnel. Et cette vision, ce n'est pas que la mienne, il y a une vraie continuité dans les apprentissages avec mes deux collègues. On forme une vraie équipe.* »

De la liberté au sein d'un cadre bien défini, deux caractéristiques que l'on retrouve également dans les projets et réalisations des élèves. « *L'idée globale des deux années du parcours gaming, c'est que les élèves apprennent les bases théoriques de la programmation en 5^e – qui sont les mêmes qu'en informatique de gestion – au moyen d'un premier moteur de jeu. Pour ensuite cheminer petit à petit vers de la pratique. En 6^e, on leur demande de déterminer les*

projets sur lesquels ils veulent travailler tout en leur proposant aussi des idées. Ce qui demande pas mal de suivi et de préparation. »

Créer des vocations dans les jeux vidéo mais pas seulement !

Parmi les projets sur lesquels travaillent les élèves, on retrouve par exemple un logiciel de gestion des bâtiments de l'école, la création d'un site web sous forme de Pokédex, la refonte d'un nouveau système d'inscriptions pour l'école, des ateliers via Minecraft ou encore un projet de construction d'une borne d'arcade.

Un maximum de réalisations concrètes qui passent par du codage informatique. Un côté concret et pratique qui plaît réellement beaucoup aux élèves. Même si tous n'ont pas pour idée de concevoir des jeux vidéo à l'avenir. « *Je suis là car c'est une des rares écoles où on fait réellement du codage, de la programmation et pas de*

la bureautique. Mais pas pour le côté gaming. », explique Angel, un élève de 5^e année. « *Travailler dans le monde du gaming plus tard ?* », ajoute Sarana, également élève de 5^e année. « *On verra bien, mais la partie créative me fait un peu peur.* »

Adriano de son côté, un élève de 6^e semble avoir trouvé sa voie. « *J'adore les jeux vidéo et ce parcours gaming n'a fait qu'accentuer cette passion. Pour coder un jeu, on utilise aussi python, un langage de programmation avec de multiples applications possibles. Mais coder un jeu, c'est juste incroyable pour moi. C'est ludique et ça rentre beaucoup plus vite. Du coup, cet univers me plaît tellement que je participe même au Coder Dojo – où je me rends avec mon enseignant Guy Moins. En résumé, on apprend à des plus jeunes à coder des jeux vidéo. Ça travaille d'autres compétences et ça me plaît beaucoup. Alors oui l'idée, c'est évidemment de pouvoir en faire mon métier plus tard.* » ■ **G.V.**



Guy Moins, Philomène Tchana et Serge Février, enseignants de l'option informatique ©DR



Le conflit de loyauté

Quand les règles scolaires et familiales s'entrechoquent

ARNAUD MICHEL

Valentine Dehem a récemment reçu le prix Philippe Maystadt, décerné par l'ARES, l'Académie de recherche et d'enseignement supérieur. Ce prix récompense les meilleurs travaux de fin d'études, de bachelier, de master et de doctorat d'étudiantes et d'étudiants en Fédération Wallonie-Bruxelles (Belgique), qui couvrent les différentes dimensions de l'enseignement, selon une approche prospective ou innovante.

Pour le prix BAC, c'est donc Valentine Dehem, alors étudiante à la Haute École Galilée, qui a été récompensée pour son travail : *"Le conflit de loyauté entre cultures familiales et scolaires. Comment les enseignants perçoivent et traitent le conflit de loyauté ressenti par les élèves venant de cultures familiales différentes de celles de l'école ? Étude de cas réalisée dans une école à discrimination positive à Bruxelles"*.

Entrées libres a rencontré la lauréate qui met les observations de son travail en application, elle qui est désormais enseignante dans une classe verticale de 2^e et 3^e maternelles à Saint-Josse.

Comment le sujet s'est-il imposé à vous ?

« L'idée m'est venue quand j'ai réalisé un stage pendant mes études d'enseignante préscolaire, où j'étais justement dans une école à discrimination positive, donc un public très multiculturel. Je voyais des enfants plongés dans un monde complètement différent du leur, qui leur semblait inconnu. Je me suis demandé d'où ça venait. Je me suis documentée et c'est comme cela que j'ai entendu parler du conflit de loyauté. »

Qu'est-ce donc alors un conflit de loyauté ? Comment vous avez pu en appréhender la réalité ?

« C'est un tiraillement entre les valeurs, les règles présentes dans le milieu scolaire et celles du milieu familial. Un conflit de loyauté peut d'autant plus ressortir si ces règles et ces valeurs sont différentes, voire contradictoires. Ma question de recherche était : est-ce que les enseignants arrivent à percevoir ce conflit de loyauté et qu'est-ce qu'ils en font ? »

Comment avez-vous construit votre travail ? En interrogeant les enfants, les enseignants, les familles ?

« Au vu de l'âge des enfants, ils ne sont pas conscients qu'ils sont en train de vivre un éventuel conflit de loyauté. Donc, cette possibilité-là, je l'ai mise de côté. Je n'ai pas eu l'occasion dans le cadre de mon TFE de faire des entretiens par la suite avec les parents. Mais en effet c'était une des pistes que j'aurais aimé pouvoir creuser, pour avoir l'autre son de cloche. Je me suis dit, finalement, que ceux qui voient le plus les enfants au quotidien, ce sont les enseignantes. Et c'est comme ça que j'ai rencontré 5 enseignantes du préscolaire dans une école à discrimination positive à Saint-Josse. J'ai procédé par entretiens semi-directifs qualitatifs. J'avais préparé un guide d'entretien. Mais je ne voulais pas non plus être liée à ce guide parce que c'est un sujet qui est difficile à aborder. »

Quels enseignements avez-vous tirés de ces entretiens ?

« Toutes les enseignantes n'avaient pas entendu parler du conflit de loyauté et donc j'ai posé des questions précises sur le conflit de loyauté, mais aussi et surtout des questions plus larges concernant leurs observations en classe sur les différences culturelles par exemple. Certaines en perçoivent mais ne l'associent pas forcément au conflit de loyauté. »

L'intérêt de votre travail était donc de théoriser leur vécu, leur quotidien ? Quelles valeurs peuvent entrer en conflit ?

« Oui, tout à fait. De manière concrète, il y a l'importance donnée à l'école maternelle, à l'école en général. Certaines familles voient moins le niveau maternel comme un

lieu d'apprentissage. Les enseignantes perçoivent en conséquent des parents moins impliqués. Par exemple, des parents qui déposaient leur enfant en pyjama et en pantoufles, ou des parents qui gardaient leur enfant à la maison pour un oui ou pour un non. »

Là, on est dans l'observation. Maintenant, comment détecter un conflit de loyauté? Dans les faits, comment peut-il éclore ?

« Par exemple, un enfant ne s'autorise pas à montrer devant ses parents qu'il donne de l'importance à l'école alors qu'eux n'en donnent pas. Et donc il rentre un peu dans une double appartenance maison/école. Comment est-ce que je peux montrer à mes parents qu'en fait, moi, je m'y intéresse alors que pour eux c'est n'est pas quelque chose d'important. Et si j'aime l'école, est-ce que je ne suis pas en train de les trahir ? Si j'aime l'école, est-ce que mes parents vont encore m'aimer ? On parle même de dilemme affectif. J'ai peur de ne plus être aimé par mes parents si je fais ce que madame à l'école me demande, ou inversement. »

Avec des impacts plus ou moins conséquents sur les apprentissages ?

« Oui, effectivement. Dans les entretiens que j'ai réalisés, une enseignante me partageait une expérience. Le matin, tant que la maman d'un élève était en classe, l'enfant ne s'intéressait à rien. Il ne voulait pas jouer, il n'interagissait pas avec les autres. Il était comme triste et renfermé. Mais au moment où sa maman partait, il entrait directement dans les activités et les apprentissages. »

C'est un exemple où l'enfant entre dans les apprentissages. Mais l'inverse peut également se produire ?

« Exactement. J'ai en tête l'exemple d'un enfant dont la langue à la maison n'était pas le français. Un jour, il a entendu dire par sa maman qu'elle ne le comprenait plus. Du jour au lendemain, il a stoppé son apprentissage du français pour rester fidèle à sa maman. »

On est finalement dans un TFE à la frontière entre enseignement et psychologie ?

« J'ai fait des études de psycho avec mes études d'enseignante. On parle ici de la triple autorisation. L'enfant doit s'autoriser à apprendre en dehors de la maison. Ça, c'est une première chose. La 2^e, il doit s'autoriser à apprendre plus que ses parents ou des choses que ses parents ne connaissent pas. Et le 3^e point, c'est autoriser ses parents à rester qui ils sont. Et il faut que ces 3 conditions soient remplies pour que l'enfant

se sente capable, ouvert à apprendre. Et c'est ça qui n'est pas toujours mis en place quand il y a un conflit de loyauté et qui provoque du coup une insécurité chez l'enfant. »

Sur base de ces observations, qu'est-ce que les enseignantes peuvent mettre en place pour, d'une part, rassurer les enfants et, d'autre part, les parents ?

« Par exemple, inviter les parents en classe pour venir observer ou venir partager, pour mieux connaître la culture de l'école, pour diminuer ce clivage justement, ou alors à l'inverse, donner des cahiers de communication où les enseignants partagent ce qui est réalisé à l'école pour que ça puisse rentrer à la maison et que ça puisse être consulté à la maison. Pour diminuer cette frontière entre la culture de la maison et la culture de l'école, des enseignantes font également appel à des traducteurs et des interprètes au moment des réunions de parents. »

Et du côté des enfants ?

« Ce qu'elles essaient de faire énormément, c'est de valoriser la langue et la culture des enfants. Pour montrer qu'il n'y a pas de conflit, de combat entre ce qui est fait à la maison et à l'école. On ne leur demande pas de cacher ce qu'ils sont à l'école envers les parents et ce qu'ils font à l'école. Une dernière stratégie déployée par les enseignantes, c'était en fait tout simplement d'expliquer que les règles de l'école et de la maison sont différentes. À la maison, on fait comme ça, à l'école, c'est comme ça et sans hiérarchie. Il n'y a pas une façon de faire qui est mieux que l'autre. Et ça, ça permet aussi de garder le cadre de l'école qu'il faut quand même conserver. Mais tout en disant qu'il n'est pas mieux que celui de la maison. Mais la clé pour que ces pistes fonctionnent réside dans le fait que les enseignantes doivent avoir conscience qu'ils peuvent se trouver face à un conflit de loyauté. Les parents aussi. Sinon, on risque de rentrer dans un cercle vicieux avec, d'un côté, l'école qui pense qu'il y a un manque d'intérêt, de motivation et, de l'autre, les parents qui ne comprennent pas pourquoi il y a un blocage dans les apprentissages. » ■



Illustration ©DR

Le collectif interrogé au moyen d'une question symbolique : « mais qui fait la vaisselle en centre PMS ? »

GÉRALD VANBELLINGEN

À la fin janvier, la Direction des centres PMS libres (en partenariat avec l'IFEC) conviait ses membres à une journée de réflexion sur le « collectif dans le quotidien » des CPMS. Un collectif mis à mal par les crises successives et la tendance à l'individualisme mais qui constitue l'un des garants de ce lien social constitué par les CPMS au sein des écoles. Une journée dédiée à la prise de recul et à la réflexion collective autour d'une thématique originale : « *Mais qui fait la vaisselle en centre PMS ?* ».

C'est avec cette interrogation originale que la Direction des CPMS libres avait convié ses membres pour une journée d'étude qui se déroulait à Louvain-la-Neuve. Une petite question ludique et anodine sur la forme mais qui, sur le fond, questionnait le collectif des CPMS au quotidien.

Un collectif qui a été largement mis à mal ces derniers temps par les crises successives. On pense au covid et au confinement qu'il a engendré, à la crise énergétique et ses retombées financières ou encore à la crise sécuritaire liée aux guerres en Ukraine ou celle entre Israël et le Hamas. « *Toutes ces crises tendent à créer ou accentuer un certain repli sur soi général dans la société et ce n'est pas bon. Surtout au sein des centres PMS* », explique Gengoux Gomez, conseiller à la Direction des CPMS au SeGEC. « *Car si l'école se veut être le lieu par excellence où se créent les premiers liens sociaux, où l'on apprend les règles de la collectivité et la vie en communauté au sens large, nous en tant que CPMS on se veut être les garants de ce lien social. Or, pour y arriver, il faut aussi qu'on puisse travailler en équipe et montrer l'exemple. Car si chacun des CPMS possède son staff et sa direction propre, quand on va dans les écoles, on est souvent seul. L'idée, à partir de là, c'était de questionner ce qui nous rassemble et nous permet de faire équipe.* »

Cette journée – organisée en partenariat par l'IFEC et le COF pour Conseil d'Organisation des Formations pour les centres PMS libres était donc l'occasion de prendre du recul avec l'ensemble des CPMS. « *Le but était d'amener des questions, pas spécialement d'y répondre, mais de mettre nos membres en questionnement par rapport au collectif* », continue Gengoux Gomez. « *De finalement se dire : est-ce qu'en tant que*

CPMS on ne peut pas jouer les rebelles par rapport à cette tendance à l'individualisme et jouer la carte du collectif ? »

Pour faire cogiter les agents des CPMS, les organisateurs ont pu compter sur Alexis Filipucci, chercheur et philosophe à PhiloCité. Ce dernier s'est intéressé à différentes hypothèses qui lient société et éducation, en ce compris les CPMS. Avec cette volonté, à la fois historique et pratique, de comprendre notre désir à tous de faire collectif, et d'analyser le « nous » et le « je » et leurs différentes articulations. Entre l'autonomie, la collaboration et la route vers la coopération.

Aurore Mairy, pédopsychiatre, et Thierry Lebrun, psychiatre clinicien, se sont ensuite attaqués à l'école « *comme lieu de construction du lien social et lieu de résistance du collectif à l'hyperindividualisation* ». Un lieu dont les missions ont très largement évolué ces derniers temps, notamment en raison de l'apparition progressive de nouveaux paradigmes familiaux mais aussi de l'allongement des formations. Deux phénomènes qui confient aux écoles

des missions supplémentaires, tout en rendant le parcours de l'étudiant plus flou en termes de projections sur « *l'après école* ».

Deux conférences qui ont mené à de multiples échanges entre agents des CPMS et conférenciers. Des réflexions – comme les discussions menées au cours des différents ateliers organisés durant l'après-midi – qui viendront nourrir de nouveaux modules de formation très prochainement.

« *Pour nous, cette interrogation de : 'qui fait la vaisselle ?', c'était un beau symbole des multiples facettes que peuvent prendre les réponses quand on aborde la question du collectif en centres PMS. Car la réponse peut être : chacun nettoie son assiette, tout le monde fait tout, la technologie prend le relais ou encore un mix de tout ça* », conclut Gengoux Gomez. « *Or cette notion du collectif nous semble être une des réponses face aux nombreux défis actuels auxquels notre profession est confrontée.* » ■



Une centaine d'agents CPMS ont participé à cette journée de réflexion ©DR



Une tasse de café pour rapprocher école et parents

ARNAUD MICHEL

Depuis de nombreuses années, l'Institut Sainte-Foy de Liège, un établissement d'enseignement fondamental, organise des moments privilégiés avec les parents. L'objectif affirmé est de créer du lien entre l'école et les parents dont le quotidien n'est pas toujours rose pour un certain nombre d'entre eux.

« Cela fait 15 ans que je travaille dans cette école et dans mes souvenirs, ces moments ont toujours existé », explique Aurélie Peters, actuellement directrice dans l'attente du retour de Franca Carria. « Avant, on appelait cela "la tasse de café". Désormais, le nom est devenu "le mardi des parents". »

Concrètement, les parents qui le souhaitent sont invités à partager un moment de rencontre et de discussion un mardi matin par mois. « On y aborde des sujets dont on a entendu parler par les enfants ou des sujets abordés par les parents. Par exemple, on a déjà discuté des réseaux sociaux, des activités à faire durant les vacances scolaires, ... On a abordé également la question de l'EVRAS qui avait été mal perçue car mal expliquée aux parents. Les centres PMS ont fait l'objet d'une autre rencontre. Le CPMS fait peur à certaines familles qui le voient sous l'angle de 'mon enfant ne va pas bien'. C'est une éducatrice qui prend en charge l'organisation », explique Aurélie Peters.

Cette idée est une des réponses à un constat établi par l'école. « Nous avons

une population avec des problèmes socio-économiques, avec une culture scolaire qui ne permet pas d'avoir un comité de parents, par exemple. Nous sommes une école plaque-tournante, c'est-à-dire qu'une faible proportion des enfants fait l'ensemble de sa scolarité ici, de l'accueil à la 6^e primaire. » Ce manque de stabilité trouve son explication dans de multiples raisons. « Par exemple, des familles qui arrivent en Belgique et qui sont en attente d'un logement. Une fois, le logement attribué, celui-ci se trouve peut-être dans un autre quartier et les enfants changent alors d'école. »

La promotion de la co-éducation

Cette idée de « tasse de café » a donc germé afin de permettre l'inclusion des parents dans la vie de l'établissement. Et le succès est au rendez-vous, petit à petit. « Les mentalités changent. On observe plus de stabilité. On espère que le bouche-à-oreille continuera de fonctionner et que de plus en plus de parents participeront. »

L'objectif de ces « mardis des parents » est également de raccrocher les familles aux apprentissages des enfants, dans une démarche de co-éducation. « On rappelle l'importance de la présence régulière à l'école, de la ponctualité ou des devoirs, entre autres. Nous avons d'ailleurs mis sur pied une école des devoirs. On insiste sur les enjeux importants de l'école. Le but est vraiment de déconstruire les fausses idées et de démystifier l'école, les profs, le CPMS, ... », explique celle qui est d'abord institutrice maternelle.

Le maître-mot est donc la collaboration. « En effet, l'éducation des enfants doit être une collaboration. L'école ne peut pas tout faire seule de son côté sans l'apport des parents. Et inversement, il arrive que des situations qui se passent dans le cercle familial servent dans le cadre de l'école. Nous avons un objectif commun avec les parents : les enfants et leur bien-être », conclut Aurélie Peters dont la passion et le cœur mis dans ce projet transparaissent fortement.

« On est parfois face à une grande détresse. On fait plus que notre boulot. Mais comme je le dis souvent à mes stagiaires, soit on aime, soit on n'aime pas. » À l'Institut Sainte-Foy, le choix est fait... ■



©DR

Collège d'Alzon à Bure

Un bijou dans un écrin de verdure

ARNAUD MICHEL

En ce mois de mars, *Entrées libres* vous emmène à la campagne, dans une région qui est un paradis pour les promeneurs, cyclo, vttistes et autres traiteurs. Rassurez-vous, votre rubrique Mémoire d'école ne s'est pas mutée en guide touristique. Nous partons à la découverte du Collège d'Alzon à Bure, dans la commune de Tellin en province de Luxembourg.

Le chemin vers l'école est magnifique. Des vallons, des prairies à perte de vue, un mélange de maisons en pierres et de nouvelles constructions. Et puis, l'école, un splendide bâtiment en U, bordé par un parc récemment réaménagé par et pour les élèves. Particularité : pas de grillage, pas de barrière, à peine un timide panneau « *propriété privée* ». L'école est ouverte sur un paysage verdoyant. « *Quand on veut être ouvert sur le monde, on ne met pas de barrière* », entame Ann Zabus, la directrice. Le ton est donné.

Cet état d'esprit, Ann Zabus ne l'a pas inventé. C'est l'héritage d'Emmanuel d'Alzon, père fondateur de l'ordre religieux des Assomptionnistes. Celui-ci a ouvert à partir de 1871 des alumnats afin d'ouvrir le sacerdoce aux enfants les moins fortunés. Il s'engagea également dans la voie de la démocratisation de l'enseignement.

Quand les lois Combes, en France, ont chassé les congrégations, une partie des Assomptionnistes a trouvé refuge dans le petit village de Bure. C'est ainsi qu'en 1900, le père Pierre Descamps inaugura l'alumnat Notre-Dame de l'Assomption fréquenté lors de la première rentrée par 15 garçons.

À l'époque, on ne sait pas très bien si cet imposant édifice en carré, ponctué d'un tour à chaque angle, est un château ou un monastère. Ni l'un ni l'autre. Un peu des deux à la fois. Il est entouré de douves et on y accède via un pont. Des traces du passé encore visibles en 2024 même si l'établissement a connu d'importantes transformations.

Deux incendies ravageurs

En effet, un premier incendie ravage une grande partie du bâtiment en janvier 1918. Deux des quatre tours sont en ruine. Le passage des troupes allemandes en septembre de la même année et des problèmes financiers sonneront le glas de l'alumnat Notre-Dame de l'Assomption en 1920. Si on parle encore de Bure en 2024, c'est que l'école renaît de ses cendres. Après un rachat, en 1925, les lieux connaissent une deuxième vie, symbolisée par un nouveau nom. L'alumnat Marie-Médiatrice accueille 20 élèves dès le 1^{er} octobre 1925.



Une vue aérienne de 1970 ©DR

Malheureusement, à peine 20 ans après le premier incendie, Bure est à nouveau la proie des flammes en juin 1938. Au prix d'efforts importants, les cours peuvent reprendre dès le mois d'octobre mais la disposition des différentes ailes est totalement modifiée. « Ce qui était l'aile du fond de la cour devient l'aile principale. Deux nouvelles ailes seront construites au fil du temps au départ de celle-ci, dans la direction opposée aux anciennes ailes », explique Ann Zabus. Seule une des quatre tours est encore debout.

Vient ensuite la Seconde Guerre mondiale qui frappera durement Bure. Obus dans la façade, toitures éventrées, vitres brisées,... Il faudra encore réparer. L'alumnat jouera un grand rôle durant cette guerre en abritant les habitants du village dans les caves lors de l'offensive von Rundstedt en 1944 mais aussi en hébergeant des enfants juifs. Ce qui vaudra le titre de « *Juste parmi les Nations* » au père Jean-Marie Decorte, le supérieur durant cette période de grands troubles.

Une deuxième moitié du 20^e siècle prospère

En 1951, l'alumnat devient l'Institut Marie-Médiatrice et accueille près d'une centaine d'élèves, de la première à la sixième année dans la section gréco-latine. Au gré du temps, les bâtiments s'étoffent. Après la reconstruction d'une aile comprenant la chapelle, toujours utilisée actuellement, une seconde aile est érigée en 1955. Elle contiendra notamment une salle de théâtre. Elle comprend également des dortoirs et des salles de classe, indispensables pour l'accueil d'élèves de plus en plus nombreux.

Les années 1960 marqueront un nouveau tournant pour l'école. Dès 1964, le père Richard Maas ouvre l'établissement vers le monde moderne. En 1967, prenant le nom du fondateur de la congrégation, l'Institut Marie-Médiatrice devient le Collège d'Alzon. Passant ainsi d'une institution pour vocations religieuses à un établissement ouvert à tous les jeunes gens.

En 1972, cinq filles intègrent le collège. En 2006, elles seront 206 sur un total de 399 élèves. « *Aujourd'hui, nous accueillons 405 élèves* », compte la directrice. Tout cela dans un village abritant 600 âmes. ■

Des membres du personnel prêts à s'investir pleinement

« Ayez un mélange de fermeté et de bonté, un petit grain d'originalité, une parfaite connaissance des choses sans avoir l'air de les savoir et par-dessus tout, qu'on sente en vous la bienveillance. »

C'est par cette citation d'Emmanuel d'Alzon qu'est accueilli chaque nouveau professeur au Collège d'Alzon de Bure.

« Le terme « bienveillance » n'est pas tout à fait celui du père d'Alzon mais on en est proche », précise Ann Zabus. « Quand j'engage un professeur, c'est la première chose que je lui montre. C'est notre héritage, toujours autant d'actualité. C'est l'esprit de famille qu'on veut promouvoir. »

La situation géographique isolée du Collège d'Alzon n'est pas étrangère à cet état d'esprit. « Je dis toujours que nos élèves sont des originaux. Original dans le sens de celui qui n'est la copie de personne. Notre ligne de conduite est qu'on doit donner une raison aux élèves de venir à Bure, une raison d'y rester et donc de s'occuper de chacun. Dans une famille, on fait le mieux pour tout le monde. C'est la philosophie des écoles assumptionnistes. »

Cet état d'esprit est incarné au quotidien par les membres du personnel. « Ils s'investissent notamment dans des activités sur le temps de midi : bibliothèque, cours de rock, moments d'intériorité, tournois de football, jeux de société,... Ils offrent le meilleur d'eux-mêmes. On sait qu'avec notre situation géographique, on ne peut pas offrir autant que d'autres », poursuit la directrice.

Mais de ces impacts parfois négatifs, la volonté déployée a permis d'en faire une force. « On construit beaucoup de projets avec les élèves. Les menus des repas, par exemple. Nous avons également mis sur pied un grand projet de réaménagement du parc qui borde l'école. Les élèves de 1^{re} et 2^e secondaires ont planté près de 500 plants. » Un espace dont ils peuvent profiter durant les récréations grâce à des bancs, des tables, des chaises,...

« L'esprit familial présent dans l'école implique de l'investissement mais les membres du personnel sont récompensés car cela fait des chouettes élèves. On éduque par l'exemple. À ce titre, la construction des plans de pilotage et contrats d'objectifs nous a permis de (re)découvrir nos pratiques. Le collège a parfois une réputation élitiste. C'est faux, nous n'avons jamais sélectionné les élèves. On ne prend pas les élèves intelligents mais on les rend intelligents. On veut les amener le plus haut possible », explique Ann Zabus avant de conclure par la devise de l'école qui résume la philosophie du Collège d'Alzon. « *Épanouir le cœur, épanouir l'intelligence* ». ■ AM



La chapelle ©DR



Les premiers élèves en 1900 ©DR

Votre école a une histoire ?

Contactez-nous !

redaction@entrees-libres.be

Un escape game pour briser le silence qui entoure les violences durant la grossesse

GÉRALD VANBELLINGEN

Aborder un sujet complexe et tabou, donner des clefs aux futurs professionnels de la santé pour les aider à déceler des violences dans le cadre d'une grossesse et leur permettre d'agir en conséquence. Tels sont les objectifs de l'escape game : « *Oseras-tu en parler ?* » imaginé par deux enseignantes sages-femmes de l'Hénallux (Haute école de Namur-Liège-Luxembourg).

On estime à entre 3 et 9% le nombre de femmes enceintes qui subissent des violences intrafamiliales durant leur grossesse. Et encore, il se pourrait que les chiffres annoncés soient largement sous-estimés, tant le sujet reste tabou. Car la grossesse est reconnue comme un période à risques qui peut voir ce type de violences émerger et/ou s'intensifier. Une période de bonheur sur papier qui se transforme alors peu à peu en un véritable cauchemar pour la future maman. Sans oublier que ces violences, en plus d'avoir un impact sur la santé physique et mentale de la maman auront également des conséquences désastreuses pour le bébé.

Or, si la grossesse est une période dite à risques, elle constitue également ce que l'on appelle une « *fenêtre d'opportunités* » pour déceler de telles violences. Car durant cette période, la femme enceinte va multiplier les contacts et les rendez-vous avec les gynécologues, les sages-femmes et autres professionnels de la santé. Ce qui leur donne jusqu'à 27 opportunités de poser la question des violences durant une grossesse et

les place en première ligne pour repérer ces violences. Encore faut-il pouvoir déceler les signes qui témoignent de ces violences et oser en parler.



Hélène Givron ©DR



Milena Jarosik ©DR

Pour aider les futurs professionnels de la santé dans cette mission délicate, Milena Jarosik et Sophie Evrard – toutes deux professeurs sages-femmes au département paramédical de l'Hénallux ont mis sur pied un escape game baptisé : « *Oseras-tu en parler ?* ».

Développé en collaboration avec Form@nam, la Province de Namur et la Ligne Écoutes Violences Conjugales, cet outil pédagogique a été réfléchi autour d'une triple idée.

Celle de sensibiliser les futurs médecins à la thématique des violences conjugales, de libérer la parole sur ce sujet tabou mais le tout avec un certain « *détachement affectif* », permis par le jeu, afin de mieux favoriser les apprentissages.

L'apprentissage et le détachement affectif par le jeu

Dans la pratique, le cœur du scénario de l'escape game tourne autour de l'histoire d'Anna, une femme évidemment enceinte. Une courte vidéo permet de mettre les participants en

situation et de disséminer quelques indices précieux qui vont leur permettre de résoudre différentes énigmes qui vont alors leur permettre « *d'engager le dialogue* » de manière professionnelle avec Anna. Chaque énigme présente dans le jeu étant liée à un objectif pédagogique particulier. En tout, les participants ont 45 minutes pour « *oser poser les bonnes questions à Anna* ». Chaque escape game se terminant par un débriefing afin de mobiliser les connaissances sur les violences conjugales, de capitaliser les notions clés abordées dans les énigmes et de favoriser un transfert dans la pratique professionnelle.

Il est encore à noter que cet escape game « *Oseras-tu en parler ?* » a été placé au cœur de la deuxième édition d'un projet de sensibilisation aux violences conjugales organisé conjointement par l'UNamur et l'Hénallux. Outre les étudiants sages-femmes, les étudiants du bloc 3 de médecine à l'UNamur s'étaient joints au projet pour « *favoriser le dialogue (inter)professionnel dans le domaine de la santé. Une dimension encore trop peu présente dans les cursus de médecine.* » Cet escape game est également utilisé dans le cadre des travaux pratiques de « *Communication professionnelle en santé* » du cours de Psychologie médicale de Martin Desselles, professeur à la Faculté de médecine à l'UNamur. ■



©DR



©DR



©DR



Pastorale scolaire

Une feuille de route pour répondre aux réalités d'un milieu scolaire en constante évolution

ARNAUD MICHEL

En ce mois de mars, votre magazine vous emmène à la découverte de la pastorale scolaire. Avec Bernard Ghislain, coordinateur de la commission interdiocésaine de pastorale scolaire (CIPS), nous en abordons le rôle et les missions. En commençant par le début : qu'est-ce que la pastorale scolaire ?

Nourrir « l'esprit pastoral » dans une école de l'enseignement catholique, c'est, en lien avec le projet d'établissement, vouloir que toutes et tous déploient leur pleine humanité. C'est aussi regarder chaque personne avec bienveillance et lui ouvrir des chemins de sens ; c'est une qualité de présence, d'écoute, d'accueil qui fait que chacun se sent reconnu. Et cela au travers du message porté par l'Évangile. Loin de constituer un discours clos et figé, les Écritures donnent à entendre une vraie bonne nouvelle ! Une bonne nouvelle pour les femmes et les hommes d'aujourd'hui, pour les adultes, les jeunes et les enfants, quels que soient leur statut et leurs convictions.

La pastorale scolaire, c'est aussi proposer des temps et des lieux de dialogue, de partage, de ressourcement et de célébration. « On peut accompagner les écoles dans la mise sur pied de fêtes de Noël, de Pâques, ... », explique Bernard Ghislain.

Pour mener à bien ces missions et ces projets, un endroit de coordination des animateurs en pastorale scolaire a été

créé dans les années 80. Il s'agit de la CIPS. Réunissant, dans un premier temps, les acteurs de la pastorale scolaire pour le secondaire et quelques responsables du SeGEC, elle s'est élargie ensuite aux animateurs pastoraux du fondamental et des écoles congréganistes. Ils sont désormais une vingtaine à accompagner les écoles.

« Les missions sont variées. On accompagne les nouvelles directions pour les éclairer sur la dimension de promotion de "Mission de l'école chrétienne" de leur lettre de mission. On peut également aider à la mise en place ou à la relance d'une équipe pastorale dans les établissements. Enfin ce qu'on fait souvent, c'est guider les directions ou les enseignants dans l'organisation d'une célébration ou d'une retraite, par exemple », précise Bernard Ghislain.

Avec toujours l'objectif de rester en lien avec la société qui évolue. « C'est pour cela que nous avons construit une feuille de route 2023-2025. Ce travail a semblé nécessaire aux membres actuels pour trois raisons principales : préciser les contours de nos actions et leur don-

ner davantage de cohérence, présenter aux nouveaux venus qui entrent dans l'équipe une vision claire et précise des objectifs qu'elle se fixe et ce à quoi ils s'engagent, et, enfin, expliquer aux personnes externes la raison d'être de la CIPS. »

La CIPS s'est fixé plusieurs objectifs. « Se questionner sur le sens de notre mission pastorale dans un milieu scolaire de plus en plus interconvictionnel, entre autres. Nous désirons également fédérer nos ressources. Partager, garder trace et valoriser les expériences et animations vécues en écoles. Inventorier par thématiques et rendre accessibles les lieux, les outils et les personnes-ressources qui pourront être utiles aux équipes pastorales dans les écoles. »

Tout cela passera par une visibilité accrue du travail de la CIPS et des animateurs en pastorale scolaire. « On doit prendre la mesure du terrain. On doit réfléchir à des actions communes. C'est pour cela aussi que la CIPS a tout son sens. Elle est un lieu de partage d'expériences mais aussi de questionnements », conclut Bernard Ghislain. ■

« Une structure qui ferait le lien entre l'école et la maison, pour (re)donner le goût de l'école à certains jeunes »

GÉRALD VANBELLINGEN

Hyperactive, touche-à-tout, impliquée à fond dans la vie de son école et passionnée par son métier, Anaïs Gosset casse les clichés qui peuvent encore entourer les profs d'éducation physique. À l'Ilon Saint-Jacques de Namur, elle combine sa passion pour le sport en général avec sa volonté d'œuvrer au quotidien pour ses élèves. Pour que les futurs citoyens de demain portent haut les valeurs de respect et de bonne conduite qui lui sont chères. Le tout, avec une énergie débordante et dans le bien-être général.



©DR

ANAÏS GOSSET

Professeur d'éducation physique à l'Ilon Saint-Jacques de Namur.

Donne des cours de sciences aux premières différenciées (à titre de pénurie)



CARRIÈRE

Le jour où j'ai décidé d'être prof :

« Je pratique différents sports depuis toute petite, tout comme le scoutisme. Deux activités que j'ai toujours appréciées pour leur côté social. Et comme j'ai toujours eu pour objectif professionnel de bosser avec des jeunes, le fait de devenir prof d'éducation physique s'est petit à petit imposé à moi. »

Le jour où je suis devenue prof :

« J'ai passé mon BAC à Malonne en juin 2010, avant de passer ensuite par une quarantaine d'écoles. À mon arrivée ici à l'Ilon Saint-Jacques de Namur, j'y partageais d'abord mon horaire avec le lycée Martin V de Louvain-la-Neuve. Puis, je suis restée à Namur à plein temps. Depuis, j'ai toujours eu pour objectif de m'investir et d'être actrice de ce qui se met en place à l'école. Raison pour laquelle j'ai entre autres intégré le CE/CPPT (les organes de concertation sociale) et la cellule en charge du plan de pilotage. Tout comme je prends part à des moments d'échanges réguliers organisés à la fin des cours. Un travail collaboratif qui est très important pour moi. L'idée, ce n'est pas de tout révolutionner mais de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que le curseur du bien-être soit placé au maximum. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard non plus si l'événement « ForPEP », c'est aussi un super moment de l'année. Car on s'y retrouve entre collègues motivés. Avec une recherche d'apprentissage, d'idées, d'échanges. Tout ce que j'aime. »



MON ANNÉE

Au début de l'année je suis :

« J'adore mon boulot et venir travailler à l'Ilon Saint-Jacques, j'y suis réellement très attachée. Je trouve, par exemple, que mon rôle a plus de sens ici qu'il n'en avait au lycée Martin V, où globalement les élèves sont issus d'un milieu plus favorisé. Ensuite, je commence toujours l'année par un travail d'endurance. J'adapte mon programme avant tout en fonction de la disponibilité des salles du hall sportif. Dès que j'ai ces disponibilités en mains, j'organise alors toute mon année. Mais tout en gardant à l'esprit, qu'il faut pouvoir s'adapter aux aléas. J'ai donc toujours des solutions de rechange dans mon sac en cas de non-disponibilité de la salle en dernière minute ou autre. »

Chaque mois, Entrées Libres part à la rencontre d'un enseignant de notre réseau et lui soumet à son tour un devoir : notre questionnaire de Proust ou plutôt de profs !

La façon d'enseigner d'un(e) de vos collègues vous inspire et vous vous dites qu'il ou elle mériterait d'être plus (re)connu(e), contactez-nous !

redaction@entrees-libres.be



DIFFICULTÉS

Ce qui me déplaît dans l'enseignement :

« Tout y est un peu trop figé. Quand tu es prof, tu es prof et point barre. Il n'y a pas vraiment de possibilités d'évoluer dans le métier, si ce n'est de devenir directeur/trice. J'y ai déjà pensé et on me l'a déjà proposé, mais je trouve que c'est encore trop tôt pour moi. Ensuite, je trouve que la nouvelle génération d'enseignants ne s'investit plus beaucoup. Il n'est, par exemple, pas question de passer des heures à l'école pour mener un quelconque projet en dehors des heures de cours. D'ailleurs, ça se reflète déjà dans le choix des stages où beaucoup de jeunes choisissent les « bonnes écoles ». Alors leurs stages se passent bien, mais ça ne correspond pas à la réalité du métier et ils finissent par déchanter. Heureusement, tous ne sont pas comme ça, mais je trouve que cette tendance se renforce au fur et à mesure des années. »

Ce que je ne supporte pas :

« Les râleries quotidiennes, mais sans recherche de solutions. Pour moi, quand quelque chose ne va pas, il faut pouvoir agir et/ou se remettre en question. Mais aujourd'hui, plutôt que se remettre en question, quand ça ne va pas, beaucoup préfèrent abandonner. C'est aussi pour ça qu'il y a un gros turnover au sein de notre équipe éducative à l'école. Et que mes relations avec ma direction sont compliquées. Parce que j'ose dénoncer les choses qui ne vont pas. Alors, ça en dérange certains, mais tant pis. »

ET SI... ?

Ma première décision si j'étais ministre de l'Éducation :

« Tout d'abord, je supprime le Pacte d'excellence et le tronc commun qui va avec. Car, pour moi, l'organisation qui était en place auparavant répondait mieux aux besoins des élèves. Ensuite, j'ouvre une nouvelle structure qui ferait le lien entre la maison et l'école. Car si les élèves qu'on a dans la section hôtelière – qui est très réputée – sont très motivés, on récupère aussi pas mal d'élèves dont « personne ne veut ». On a par exemple beaucoup d'élèves d'origine afghane, issus de milieux plus précaires, de « cités » et qui sont un peu livrés à eux-mêmes au niveau scolaire. Du coup, nombre d'entre eux sont presque déscolarisés, ne comprennent plus le pourquoi de l'école, sont absents très souvent, etc. L'idée de cette structure intermédiaire, ce serait donc de leur redonner l'envie et le goût de l'école, de s'intégrer dans la société et de se resocialiser. »



IDÉAL

Une école idéale selon moi :

« Une école où on serait tous sur un pied d'égalité au sein de l'équipe éducative. Avec des décisions prises à la majorité et où tout le monde s'écoute. Avec un but commun de faire avancer les choses. Ensuite, une école idéale, cela suppose aussi d'avoir les outils adéquats pour pouvoir accompagner les élèves au mieux. Des moyens, mais aussi de plus petites classes certainement. Sans oublier d'avoir des profs entièrement dévoués à leur cause. Et plus d'enseignants à moitié concernés par leur boulot et qui continuent à venir uniquement pour les horaires. »



ÉPANOUISSEMENT

Ma conception de l'éducation physique :

« Pour moi les cours d'éducation physique à l'école, c'est avant tout un lieu d'apprentissage et de découverte de sports en tous genres. Si un élève veut vraiment performer, je l'invite à s'inscrire dans un club. Ensuite, j'insiste beaucoup sur l'apprentissage des bonnes valeurs : le bonjour en arrivant, la ponctualité, le respect, etc. Ça peut paraître un peu bête, mais la bonne conduite est d'une grande importance à mes yeux. Le but de l'école, c'est aussi d'aider les élèves à devenir les citoyens de demain. Et dans ce cadre, je trouve très important de donner aux élèves des outils qui leur seront utiles dans la vie : comme de pouvoir poser les gestes qui sauvent. J'ai donc intégré dans mes cours un module dédié au secourisme. J'enseigne la technique des massages cardiaques, la manœuvre d'Heimlich, l'utilisation d'un défibrillateur, etc. »

Ma méthode en quelques mots :

« Je veux varier les sports proposés : du badminton, du baseball, du fitness, du Kin-Ball, etc. Grâce à mon activité d'indépendante et mon expérience en matière de fitness, je prévois aussi des modules de renforcement musculaire. Hors de question de ne faire que du foot par exemple. Au contraire, je consacre environ 5 ou 6 séances à un sport et puis on passe

à autre chose. L'idée, c'est qu'ils puissent découvrir, assimiler les bases et les maîtriser au fur et à mesure. Pour le baseball, on va donc commencer par travailler le lancer et le rattrapage de la balle, puis les déplacements des joueurs de champs, etc. Avec pour chaque séance une partie théorie-technique complétée par une situation de jeu plus pratique. Et au fur et à mesure des séances, je rajoute des règles pour que ce soit à chaque fois plus complet. Enfin, dernière composante importante : j'adapte mes exigences en fonction de la classe, c'est très important. Avec des compétences différentes demandées aux élèves, même si l'idée globale reste de les faire bouger un maximum. »

Une des particularités de l'école :

« On a à la fois la chance et la malchance de ne pas avoir d'infrastructures sportives à l'école. Il faut donc faire 1,4 km de marche pour accéder à un hall omnisport. Une malchance car cela demande une grosse organisation et que cela prend du temps. Mais une chance, car en marchant avec les élèves, j'apprends très vite à les connaître. Je sais donc très vite qui va bien et qui ne va pas bien. Et quand les élèves ont des problèmes de santé mentale, ou de bien-être plus complexes, je les envoie vers les membres du CPMS par exemple. »

Les aventures de Milo

Trois comptines en langue des signes pour sourds ET entendants

GÉRALD VANBELLINGEN

Logopède de formation, **Florence Marenne** a eu le coup de foudre pour la langue des signes durant son adolescence. Une histoire d'amour qui s'est prolongée tout au long de sa carrière professionnelle pour celle qui travaille aujourd'hui en tant qu'aide à la communication d'adolescents sourds dans la région de Bastogne. Une passion plus qu'un métier qu'elle a voulu compléter par la création de comptines pour enfants. Des comptines illustrées en langue des signes pour que sourds et entendants puissent découvrir les mêmes histoires et, petit à petit, apprendre à s'ouvrir à l'autre par la même occasion.

« Chanter, peindre, danser, école ». À raison de 4 mots par page, ce sont quelques-uns des 68 signes illustrés que Florence Marenne vous propose d'apprendre à (mieux) connaître via son ouvrage « *Les aventures de Milo* ». Un recueil de trois comptines illustrées par Marie Pirard qui propose aux petits et grands, sourds comme entendants, de s'ouvrir à la langue des signes francophone belge (LSFB).

Florence Marenne, comment vous est venue l'idée d'un tel ouvrage ?

« Tout d'abord, l'idée me vient de mon expérience professionnelle. Je me suis peu à peu rendu compte qu'il n'existe que peu de livres, ouvrages et autres outils adaptés aux enfants sourds. La volonté première, c'était donc de leur proposer de tels ouvrages. Ensuite, l'autre point de départ du projet, ça a été la naissance de mon fils. J'adore chanter et en tant que logopède, j'accorde une grande importance aux mots que l'on retrouve dans les ouvrages destinés aux plus

jeunes. Or, les comptines existantes comme la très connue 'souris verte' par exemple ne m'inspiraient pas beaucoup car elles n'ont pas vraiment de sens. Le projet est donc aussi parti d'une volonté d'offrir autre chose à mon petit garçon. Et comme on signait déjà avec lui, l'idée est très rapidement venue de combiner cette volonté de promouvoir la langue des signes par la même occasion. Et une fois l'idée lancée, tout est venu naturellement. »

Un livre qui est destiné tant aux personnes sourdes qu'aux personnes entendants !

« Ça, c'est super important à signaler. Car l'apprentissage de la langue des signes présente de nombreux bienfaits, tant pour les sourds que pour les entendants. Pour les bébés ou les enfants qui rencontrent des difficultés voire des troubles liés au langage, les signes leur donnent des clefs pour s'exprimer avant qu'ils ne sachent parler. L'utilisation des signes leur permet dès lors d'éviter les frustrations, les blocages, les crises de colère éventuellement liées, de stimuler leurs interactions et leurs envies de communiquer mais aussi leur confiance en eux. Enfin, la découverte de cette langue permet aux jeunes et moins jeunes de s'ouvrir à un monde qu'ils ne connaissent pas forcément. En s'ouvrant à la langue des signes, on tend donc vers un monde plus inclusif. »

La langue des signes devrait-elle être intégrée au programme scolaire ?

« Pour moi, c'est une évidence. La langue des signes francophone belge est une langue officielle. Elle devrait donc figurer aux programmes au même titre que l'anglais, le néerlandais ou l'allemand. Elle possède sa propre grammaire, ses propres règles, etc. Ensuite, il existe le français signé qui est davantage une utilisation de la langue française parlée mise sous forme de signes. C'est une langue davantage destinée à l'apprentissage ou comme appui à la compréhension de la langue. On propose d'ailleurs deux types de QR-codes pour chaque comptine. Un premier qui renvoie à une vidéo qui montre l'interprétation de la comptine en LSFB et un second qui montre la même chose, mais en français signé. Ensuite, chaque lecteur aura également accès à la comptine chantée et mise en musique. »

C'est votre second ouvrage du même type, après « La rentrée des classes ». Un troisième est-il en préparation ?

« Oui, on y planche activement. Il devrait être prêt pour septembre. Soit il parlera des émotions, soit il sera centré sur une thématique précise comme la Saint-Nicolas, le carnaval ou encore les vacances d'été. En parallèle, je signalerai encore la réalisation d'un imagier illustré qui reprend les 60 signes de base et d'un second, dédié à des signes plus complexes. » ■



Intéressés par ces ouvrages en langue de signes ou par les outils signalés par Florence Marenne ?

Consultez la page Facebook des « P'tites Mains qui Dansent » : facebook.com/LPMQD/



CONCOURS



F. Marenne et M. Pirard

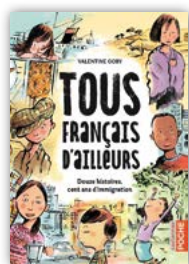
Les aventures de Milo,
les P'tites Mains Qui
Dansent,
22,50€.

Littérature jeunesse en langue des signes francophone belge pour tous les enfants sourds et entendants. "Les aventures de Milo" constitue un recueil de trois comptines illustrées : "La balade en forêt", "À la ferme", "Au pays des rêves". En tout, vous pourrez y retrouver 68 signes illustrés (à raison de 4 par pages) ainsi que des QR-codes donnant accès à des vidéos des comptines chantées et interprétées à la fois en langue des signes francophone belge (la langue officielle) mais aussi en français signé (davantage axé apprentissage). De quoi lire et chanter intelligemment et de manière inclusive !

Pour remporter un exemplaire de « Les aventures de Milo », rendez-vous sur www.entrees-libres.be avant le 26/03.

Les gagnants du mois de février sont : Joseph Falcone, Marianne Rey, Jeny Clavareau, Catherine Jenard, Christophe Bastin. Bravo à eux !

TOUS FRANÇAIS D'AILLEURS

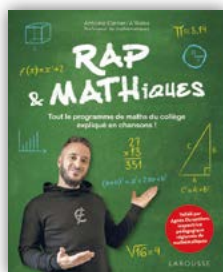


Valentine Goby

Tous Français d'ailleurs
Casterman, 544 p., 8,95€

Les récits de Ning de Chine, Chaïma du Maroc, Angelica d'Italie, Reem de Syrie, etc sont racontés avec beaucoup de sensibilité et d'authenticité par V. Goby. Une auteure passionnée par l'histoire et la transmission. Le livre met en valeur la diversité, la richesse et la solidarité de ces jeunes « Français d'ailleurs ». Il montre aussi que ces enfants sont avant tout des enfants, qui ont les mêmes aspirations, peurs, joies que tous les autres.

Ce livre de poche est un outil pédagogique précieux pour aborder le thème de l'immigration, à partir de 9 ans. Casterman met à disposition, sur son site internet, des contenus pédagogiques pour accompagner la lecture du livre. ■ **DB**



Antoine Carrier/A'Rieka

RAP&MATHiques
Larousse, 262p., 16,95€

est accompagnée d'un QR-code renvoyant au clip correspondant sur Youtube. Le livre propose des fiches de révisions, de la méthodologie, des astuces et des exercices pour consolider les notions. A'rieka ne cherche pas à remplacer les cours classiques, mais à les compléter. « *Le livre sert aux chansons et les chansons servent aux livres.* »

Ses clips, tournés devant un tableau, offrent des exemples concrets, des méthodes et des refrains accrocheurs ou encore des notions importantes à assimiler. Destinés aux élèves de fin de primaire et de début de secondaire, ils sont également utiles aux enseignants pour illustrer leurs leçons. Les clips visionnés, pour renforcer l'apprentissage, offrent ainsi une approche novatrice, différenciée et motivante des maths. "RAP&MATHiques" incarne la créativité pédagogique d'un enseignant-rappeur passionné. ■ **DB**

Un panorama de l'histoire de l'immigration en France au cours du 20^e siècle, à travers le regard de douze enfants venus d'horizons divers. Des histoires d'enfants qui n'en sont pas vraiment. Des récits de voyage vers un avenir incertain et l'espoir d'une vie meilleure. Des enfants qui ont dû quitter leur pays natal pour fuir la guerre, la pauvreté, la dictature.

Les récits de Ning de Chine, Chaïma du Maroc, Angelica d'Italie, Reem de Syrie, etc sont racontés avec beaucoup de sensibilité et d'authenticité par V. Goby. Une auteure passionnée par l'histoire et la transmission. Le livre met en valeur la diversité, la richesse et la solidarité de ces jeunes « Français d'ailleurs ». Il montre aussi que ces enfants sont avant tout des enfants, qui ont les mêmes aspirations, peurs, joies que tous les autres.

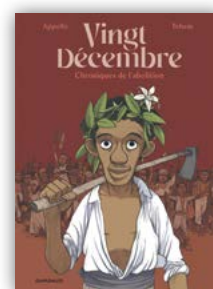
RAP&MATHIQUES

"RAP&MATHiques" d'Antoine Carrier, alias A'rieka, est une fusion audacieuse entre rap et mathématiques. Professeur de maths depuis près de 15 ans dans un collège près de Bordeaux, A'rieka a innové en utilisant le rap pour enseigner les maths dans des clips.

Les éditions Larousse ont vu le potentiel de ce projet concrétisé dans un livre. Chaque notion

est accompagnée d'un QR-code renvoyant au clip correspondant sur Youtube. Le livre propose des fiches de révisions, de la méthodologie, des astuces et des exercices pour consolider les notions. A'rieka ne cherche pas à remplacer les cours classiques, mais à les compléter. « *Le livre sert aux chansons et les chansons servent aux livres.* »

Ses clips, tournés devant un tableau, offrent des exemples concrets, des méthodes et des refrains accrocheurs ou encore des notions importantes à assimiler. Destinés aux élèves de fin de primaire et de début de secondaire, ils sont également utiles aux enseignants pour illustrer leurs leçons. Les clips visionnés, pour renforcer l'apprentissage, offrent ainsi une approche novatrice, différenciée et motivante des maths. "RAP&MATHiques" incarne la créativité pédagogique d'un enseignant-rappeur passionné. ■ **DB**



Appollo, Tehem

Vingt décembre, Chroniques de l'abolition

Dargaud, 160p., 21,50€

VINGT DÉCEMBRE, CHRONIQUES DE L'ABOLITION

La bande dessinée nous plonge au cœur de l'histoire mouvementée de La Réunion à travers le récit poignant d'Edmond Albius et de ses contemporains. Réalisée par les talentueux Appollo et Tehem, cette œuvre offre une perspective unique sur les événements qui ont marqué l'abolition de l'esclavage sur l'île Bourbon, devenue plus tard La Réunion, le 20 décembre 1848.

L'histoire s'articule autour de la vie d'Edmond, un jeune esclave dont la découverte du procédé de fécondation de la vanille va bouleverser l'histoire de l'île. Malgré sa contribution majeure à la prospérité de son maître, Edmond ne bénéficie jamais des fruits de son travail. Tandis que les tensions s'intensifient et que les espoirs de liberté naissent, les personnages se croisent, révélant les différentes perspectives de cette période cruciale.

La BD entrelace habilement fiction et réalité, soutenue par une recherche minutieuse. Le dessin de Tehem est à la fois sensible et réaliste, avec une utilisation de couleurs vibrantes et de mises en page variées. C'est un hommage émouvant à ceux qui ont lutté pour la liberté à La Réunion, recommandé aux amateurs d'histoire et de BD. ■ **DB**

LES Bons Plans DU MOIS

STATBEL JUNIOR : POUR INITIER LES PLUS JEUNES AU MONDE MAGIQUE DES STATISTIQUES



L'office belge de statistique Statbel a annoncé fin janvier la mise en ligne d'une nouvelle version de son site éducatif « Statbel junior » qui a pour objectif d'initier les plus jeunes à la « magie des stats ». L'idée du site consiste à présenter et expliquer le monde des chiffres de manière ludique et accessible via cinq grands thèmes : la population, l'évolution de la population, les nationalités, les accidents de la route ou encore l'agriculture. Les élèves et leurs enseignants pourront par exemple en savoir plus sur le nombre de filles et de garçons du même âge présents au sein de leur commune, déterminer l'âge médian et/ou moyen, découvrir le principe de la pyramide des âges et bien d'autres encore. À noter qu'ils auront la possibilité d'encoder des données liées à leur propre classe/école et ainsi créer des exercices 100% personnalisés. Sans oublier qu'une boîte à outils permettra à tout un chacun de découvrir le vocabulaire du monde des statistiques.

Pour en savoir plus : statbeljunior.be/fr



CONCOURS « BULLES DE MÉMOIRE » : À VOS CRAYONS

"Bulles de Mémoire" est un concours organisé par le War Heritage Institute (WHI). Une occasion pour les passionnés de bande dessinée et d'histoire d'exprimer leur créativité et leur sensibilité sur le thème « Sport et conflits ». Comment participer ? Réaliser une courte BD illustrant le lien entre le sport et les conflits à travers des personnages, des événements ou des symboles. Le concours est ouvert à tous les jeunes de 13 à 21 ans, seul ou par groupe de 4 au maximum. Inspirée de faits réels ou d'une fiction, l'œuvre doit respecter les valeurs de la mémoire et de la paix. Les gagnants recevront des bons cadeaux, des pass d'accès aux sites du WHI, etc. Et les lauréats, invités pour une cérémonie officielle de remise des prix à Bruxelles, se verront offrir un séjour à l'étranger, rassemblant les gagnants belges, français et allemands. Date limite d'inscription : le 1^{er} avril 2024. Et celle pour l'envoi de la BD – en version papier ou numérique – est fixée au 27 avril 2024. N'hésitez plus, participez au concours "Bulles de Mémoire" pour montrer les talents de bédéiste de nos jeunes !

Les infos sur : bit.ly/BullesMemoires



L'ENSEIGNEMENT PASSÉS AUX RAYONS X DES INDICATEURS 2023

Quelles sont les élèves scolarisés en Fédération Wallonie-Bruxelles et combien sont-ils ? Quel est leur profil socio-économique ? Quel est leur parcours scolaire ? Quel est le coût de leur scolarité pour le FWB ? Voici un petit échantillon de questions auxquelles l'édition 2023 de Indicateurs de l'Enseignement - mais principalement basée sur l'année scolaire 2021-2022 – s'est donnée pour mission de répondre. Une 18^e édition de cette brochure annuelle qui est organisée cette fois-ci autour de l'indice socio-économique (ISE). Avec l'idée d'en vulgariser le fonctionnement, assez complexe au premier abord. Pour rappel, la mission de ces indicateurs de l'enseignement consiste à décrire l'état de l'enseignement en FWB. Le contexte dans lequel il évolue, ses forces et faiblesses, son organisation et son fonctionnement. Elles présentent aussi la façon dont les élèves acquièrent les compétences et les savoirs. Des informations précieuses tant pour les équipes éducatives que pour les élèves et leurs parents.

Pour tout savoir sur les Indicateurs 2023 : bit.ly/Indic2023

JOURNÉE DU VIRAGE NUMÉRIQUE : LE NUMÉRIQUE POUR APPRENDRE DIFFÉREMMENT



Découvrez comment le numérique peut enrichir vos pratiques pédagogiques et vos apprentissages. Ne manquez pas la 2^e édition de la « *Journée du virage numérique - Le numérique pour apprendre différemment* », organisée par la Direction de l'enseignement secondaire du SeGEC, le 26 mars 2024 au CEME - Charleroi Espace Meeting Européen. Cette journée est destinée aux directions du secondaire, e-référents et enseignants dans le cadre de l'implémentation du modèle 1pour1 (un ordinateur pour un élève). Au programme : visite de stands, conférences, participation à des ateliers et échanges lors de tables rondes, sur des thèmes variés. Intéressez-vous à la robotique, aux aspects légaux et financiers du numérique à l'école, aux outils et plateformes collaboratives ou encore à la lutte contre la fracture numérique. La citoyenneté numérique et l'éducation aux médias, l'impact du numérique sur l'environnement, le numérique comme soutien aux élèves et l'intelligence artificielle, n'auront plus de secret pour vous. Cochez déjà la date du 26 mars 2024 à votre agenda. Cette journée labellisée IFEC peut être intégrée dans votre plan de formation. Emmenez votre portable ou votre tablette pour une journée riche en découvertes et en apprentissages !

Inscriptions : bit.ly/JourneeVirageNumerique

Le Lombard, une affaire de famille depuis 77 ans

Le Musée de la Bande Dessinée accueille : « *Le Lombard, une affaire de famille* », une exposition qui célèbre et présente les 77 ans du Lombard, cette maison d'édition belge de BD. De pièce en pièce, les visiteurs pourront se replonger dans le mythique journal Tintin tout en découvrant les richesses d'un catalogue qui n'a cessé de s'agrandir au fil des années avec les collections bien connues : Thorgal, Léonard, Duco-bu, Yakari, Les Schtroumpfs, Les enfants de la résistance, Klaw et bien d'autres encore à (re)découvrir. bit.ly/MuseeB-DLeLombard

« Si on était » ... De l'impro sur mesure

« *Si on était...* » est un spectacle d'improvisation théâtrale sur mesure qui a pour objectif de revisiter à peu près tous les sujets que vous souhaitez aborder avec vos élèves mais avec une bonne dose d'humour et de bienveillance. Pendant 60 à 75 minutes, trois improvisateurs enchaîneront les scénettes pour offrir du recul, donner un autre point de vue et dynamiser pourquoi pas le changement. Parmi les thèmes déjà abordés, on retrouve par exemple le zéro déchet ou encore la transition environnementale. bit.ly/SiOnEtait

Kosmos, la mythologie grecque saupoudrée d'humour et de poésie

Quoi de plus important que les histoires pour penser et rêver le monde ? À partir de cette simple question, les compagnies Entre Chiens et Loups, Ceux qui marchent et PAN ! (La Compagnie), vous emmène dans un spectacle à la croisée des sciences, des mythes et de l'histoire. En partant de la descendance de Gaïa, deux comédiennes vous proposent de revisiter la mythologie grecque avec humour et poésie. Pour mieux s'emparer de l'infiniment grand et questionner ce qui nous relie. À découvrir à l'Eden à Charleroi. bit.ly/KosmosEden

Safe to school pour la sécurité routière des écoliers bruxellois

Ce site, lancé par Bruxelles Mobilité, vous propose des outils ludiques et pédagogiques pour tous les modes de transport, de la maternelle au secondaire. Vous y trouverez des jeux interactifs, des fiches pédagogiques, des conseils aux parents et des informations sur les panneaux routiers, les attitudes prudentes, les brevets du piéton et du cycliste, les rues scolaires, etc. Découvrez comment rendre les trajets des enfants plus sûrs et plus respectueux de l'environnement. Toutes les infos : bit.ly/Safetoschool

L'expo « Nos géantes » : un panorama de la gravure contemporaine

"*Nos géantes*" au Centre de la Gravure et de l'Image imprimée à La Louvière est une idée de sortie culturelle originale. Cette exposition vous fera découvrir les multiples facettes de l'estampe contemporaine à travers des œuvres monumentales, réalisées par une trentaine d'artistes de renom dont Picasso, Alenchinsky, Niki de Saint Phalle, Jim Dine ou encore Joan Mitchell. "*Nos géantes*", c'est une occasion unique de confronter le corps et les yeux à la force et à la beauté de ces créations géantes. L'exposition est ouverte jusqu'au 2 juin 2024. Pour plus d'infos : bit.ly/nosGeantes

Mayage, un jeu de piste visuel pour protéger les pollinisateurs et la biodiversité

Vous aimez les jeux de rôle et vous voulez découvrir les actions concrètes que vous pouvez réaliser pour protéger les pollinisateurs et les végétaux ? Essayez « *Mayage* ». Une carte "*dont on est le héros*". Une sorte de jeu de piste visuel permettant de créer son propre chemin au milieu de toutes les possibilités offertes par son lieu de vie, ses ressources disponibles, etc. Ce jeu, élaboré par Miel Maya Honing et Amélie Joveneau, est tout public, simple, didactique, ludique, diffusible et transposable. Pour en savoir plus : maya.be/mayage/



Un tournoi de basketball organisé par la FRSEL ©DR

Le sport, ça conserve ! La FRSEL fête ses 75 ans

ARNAUD MICHEL

En 2024, la Fédération royale sportive de l'enseignement libre (FRSEL) fête ses 75 ans. À cette occasion, *Entrées libres* vous fait (re)découvrir cette fédération et les services qu'elle peut offrir aux établissements scolaires.

Fondée en 1949, la FRSEL est une ASBL qui a pour mission de promouvoir le sport auprès des jeunes et d'apporter un complément au cours d'éducation physique. Avec une antenne à Bruxelles et dans chaque province, elle propose des activités dans toute la Fédération Wallonie-Bruxelles.

« Axée d'abord exclusivement sur l'organisation de tournois inter-écoles, la FRSEL a très vite élargi son panel d'activités en proposant des découvertes ballons, raquettes, gymniques, vélos, jeux aquatiques, de précisions, ... La liste est longue ! Cela peut se faire pour plusieurs écoles en même temps dans un hall polyvalent, par exemple. Chaque enfant, chaque jeune apprend à se dépasser à son rythme dans l'entraide et la bonne humeur. Le plus important est de prendre plaisir à faire du sport », explique Christophe Thirion, secrétaire général de la FRSEL.

En effet, le panel d'activités proposé par la FRSEL est assez large, allant de disciplines plus classiques comme le football, le basket ou le volley à des disciplines plutôt hors du commun comme le biathlon d'été. Tout cela accompagné de dossiers de travail.

Mens sana in corpore sano

Dans un souci d'évoluer avec son temps, la FRSEL propose également un module « e-sport + pour la forme ». L'ASBL a récemment investi dans le système Lü, une in-

frastructure audiovisuelle, interactive et immersive qui s'adapte à presque tous les espaces. Il est composé d'un projecteur, d'une caméra à détection de mouvement, d'un ordinateur interne, d'éclairages et d'un système audio performant. Le système Lü offre une sélection d'applications et couvre toutes les matières : des mathématiques aux sciences, en passant par les arts, l'éducation physique, les langues, la géographie et plus encore. De quoi rendre l'adage « *un esprit sain dans un corps sain* » plus vrai que jamais.

« La FRSEL organise aussi des teambuildings. Nous sommes régulièrement sollicités par les écoles, surtout dans l'enseignement fondamental, pour mettre sur pied des activités sportives lors des fêtes scolaires. Une activité phare reste les cross "Je cours pour ma forme" auxquels participent près de 75.000 élèves par an. Nous sommes également opérateurs de formations pour l'Institut de formation de l'enseignement catholique (IFEC) et pour la formation en interréseaux », explique encore le secrétaire général de l'ASBL.

Malgré toutes ces évolutions, la FRSEL n'a pas tourné le dos à ses premières amours, l'organisation de tournois inter-écoles. « Ils sont principalement axés sur les sports collectifs, l'athlétisme et le cross. Ces tournois s'organisent aussi en interréseaux. Ils se déroulent le mercredi après-midi », précise Christophe Thirion.

Des tournois dont on peut retrouver trace dès 1908. C'est Monseigneur Dessain qui sera à l'origine du premier tournoi de football. Alors qu'il étudie en Angleterre, il est impressionné par le système d'éducation sportive au sein des écoles. Dès son retour en Belgique, alors qu'il était au service du Cardinal Mercier, il crée "la coupe du Cardinal" réservée aux équipes de football des collèges et instituts du Diocèse de Malines.

Plus d'un siècle plus tard, ces tournois existent toujours. L'apothéose se déroulera d'ailleurs le 22 mai prochain au centre national d'entraînement des Diables rouges à Tubize, pour fêter les 75 ans de la FRSEL. « Ces belles infrastructures seront le théâtre des finales du championnat interprovincial des P5-P6. On est à la limite mais il est encore temps d'inscrire une équipe pour les championnats provinciaux pour tenter de se qualifier pour Tubize. » Pour cela, foncez sur www.frsel.be et contactez votre bureau provincial. ■

De la méritocratie à l'héritocratie ?

EDITH DEVEL

À l'occasion des déboires de la ministre de l'Éducation nationale française, Amélie Oudéa-Castéra, en janvier dernier, nous avons (re)découvert l'ouvrage de Paul Pasquali, « Héritocratie. Les élites, les grandes écoles et les mésaventures du mérite (1870-2020). »

« S'il ne suffit pas d'hériter pour être et se sentir méritant, mériter reste bel et bien l'apanage des héritiers quand une poignée d'écoles prestigieuses recrutent, chaque année, l'écrasante majorité de leurs étudiants dans les milieux aisés. » ou encore « que vaut une méritocratie dans laquelle tout le mérite revient aux héritiers ? » Ces deux extraits de l'introduction du livre de Paul Pasquali donnent le ton. Objectif de son livre : éclairer la méritocratie française en restituant l'historicité du mérite.

L'auteur propose donc une synthèse sur l'évolution des grandes écoles d'outre-Québec et n'hésite pas à aller plus loin encore que les concepts précédemment avancés par les sociologues en parlant d'« héritocratie ». Mais ne va-t-il pas justement trop loin ?

Les héritiers

Nous nous sommes repenchés sur le modèle des héritiers de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron. Pour rappel, ces deux sociologues ont successivement publié « Les héritiers » (1964) et « La Reproduction » (1970). Ils y défendaient, entre autres, la théorie suivante : les enfants des classes supérieures héritent de leur famille un capital culturel leur permettant de mieux réussir à l'école, allant ainsi contre la pensée dominante qui associait les performances scolaires à des dons ou des aptitudes particulières (voir La fin du modèle des héritiers, dans Entrées libres, sept. 2017).

Les initiés

Malgré quantité d'efforts déployés dans la lutte contre les inégalités, force est de constater que l'école reste encore inégalitaire. Comme nous l'écrivions déjà précédemment, le modèle des héritiers n'est plus aussi déterminant. Aujourd'hui, la capacité des groupes à décoder le fonctionnement du système scolaire est décisif. Développer ensuite les stratégies pour optimiser une trajectoire scolaire est encore une autre étape. Sans compter l'action des parents dit « hélicoptères » qui supervisent voire guident les activités extra-scolaires des enfants dans le but de « pédagogiser » les loisirs. Le capital culturel s'est vu rattrapé par ce que Hugues Draelants, sociologue dont les travaux de recherche portent entre autres sur les inégalités scolaires, appelle un capital plus informationnel, privilégiant ce qu'il nomme le concept « d'initiés » (une attitude active des privilégiés qui deviennent de véritables experts bien informés sur l'École). Raison pour laquelle il prônait une réhabilitation du mérite et du rôle de l'école car même si la méritocratie est un système imparfait, il a la qualité d'être « le moins pire des systèmes. »



Paul Pasquali,
Héritocratie

Les élites, les grandes écoles et les mésaventures du mérite (1870-2020)

La Découverte, Paris,
320 pages - 21 €

Que conclure ?

« Si la sociologie de l'éducation montre incontestablement que nous ne vivons pas dans une société réellement méritocratique, le maintien d'inégalités des chances scolaires entre groupes sociaux ne veut pas dire que la réussite scolaire ne doit rien au travail individuel. » Ces mots sont ceux de Branka Cattonar et Hugues Draelants dans leur Manuel de sociologie de l'éducation (2022). Ces derniers auraient donc pu répondre à Paul Pasquali que « plutôt que de laisser entendre que le mérite n'existe pas, il semble donc plus juste et précis de considérer que la compétition scolaire ne se joue à armes égales qu'entre élèves issus des catégories aisées. » ■

